

PB 4

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 62 — Année 1966

L'activité de la Société :

Assemblée Générale du 24 mai 1966 — Causerie de M. André PELLETIER.

Aline VAGNON. — Sortie d'Été en Bas Bugey.

Etudes et Textes :

Pierre FRECON. — MICHEL SERVET.

Joseph BATTIER. — « FAUT-IL RESSUSCITER MICHEL PICHAT ? ».

M. J. VERGNAUD-BOUVIER. — INFLUENCES BOURGUIGNONNES DANS LA SCULPTURE DE LA VALLEE DU RHONE AU XIV - XV Siècle.

Joseph GARON. — VIENNE INCONNUE. — Chapitre IV. La rue des Orfèvres.

Liste des Nouveaux Sociétaires 1966.

VIENNE
IMPRIMERIE TERNET-MARTIN
14, Quai Jean-Jaurès

— 1967 —

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

N° 62 — Année 1966



IMPRIMERIE TERNET-MARTIN

14, Quai Jean-Jaurès
VIENNE

— 1967 —

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES AMIS DE VIENNE

LE 24 MAI 1966 A 21 HEURES

L'Assemblée Générale de la Société des « Amis de Vienne » pour l'année 1965 a eu lieu le 24 mai 1966 à 21 heures dans la salle des conférences de la Chambre de Commerce.

Monsieur le Président déclare l'Assemblée ouverte et passe la parole au secrétaire, Monsieur Joseph Garon, pour l'exposé de l'activité dans l'année écoulée.

EXPOSE DE JOSEPH GARON

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Chaque année à l'occasion de l'Assemblée Générale, c'est une obligation pour le Conseil d'Administration d'une Société d'infliger au Président ou au Secrétaire cette sorte de « Pensum » dénommé « rapport d'activité de l'exercice ».

Il incombe aux auditeurs de ladite Assemblée de subir la lecture d'un long mémoire, souvent austère et ennuyeux... avec sérénité, patience et résignation.

Je vais m'efforcer Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs de faire en sorte que cette épreuve redoutée soit pour vous aussi brève et douce que possible !... Comme vous le savez, l'auto-critique est à l'ordre du jour. C'est une mode qui nous vient de l'est, comme les vagues de froid et la neige d'automne ! Nous ferons donc notre auto-critique.

Vous avez été privés des conférences habituelles. Elles n'ont pu avoir lieu du fait de circonstances indépendantes de notre volonté. Les conférenciers que nous avions prévus n'ont pu venir : des deuils, la grippe des engagements reportés en furent les causes.

Je rappellerai brièvement notre sortie d'été :

Elle a réuni un nombre de participants, plus de 70, qui je crois n'a jamais été atteint. Ceux d'entre vous qui n'ont pu se joindre à notre groupe pour découvrir ou retrouver les charmes de la campagne beaujolaise en ont lu ou en liront la description vivante, colorée et illustrée dans le Bulletin. Tout à l'heure, vous verrez tous d'autres belles images souvenirs de cette journée heureuse.

En octobre nous avons eu deux autres sorties :

La première avait comme but le Musée des Arts décoratifs de Lyon, trop peu connu, même des Lyonnais.

Il est installé dans l'ancien Hôtel Lacroix-Laval, édifié en 1739 par Soufflot. C'est un beau modèle d'architecture classique. Dans ce noble cadre on peut apprendre à connaître toute l'histoire du mobilier et du décor depuis le Moyen-Age jusqu'au premier Empire. Le XVII^e siècle et le XVIII^e siècle sont particulièrement représentés avec toutes les tendances et transitions de style.

Le conservateur, M. de Micheaux avait bien voulu à la demande de notre Président nous recevoir et nous instruire. Avec lui, nous avons parcouru les nombreux salons dont il a dirigé la restauration avec le souci du moindre détail. Nous avons pu admirer de très nombreuses collections de faïences, porcelaines, d'argenterie, des bronzes, des tableaux, de belles tapisseries et des meubles magnifiques portant la griffe des plus prestigieux ébénistes du temps, les plus belles pièces étant commentées au passage.

C'est un musée vivant. Propriété de la Chambre de Commerce, il s'enrichit constamment de nombreux dons et legs et d'acquisitions, telle cette collection sans doute unique au monde de plus de 200 pièces de Majoliques italiennes du XV^e et XVI^e siècle, d'une qualité exceptionnelle : elles sont présentées dans de nouvelles salles spécialement aménagées à cet effet par le conservateur avec notamment un éclairage dont l'originale conception concourt à une parfaite mise en valeur.

En novembre, une autre belle journée riche d'enseignement, notre visite à l'exposition Gallo-romaine de Vienne. Cette exposition installée avec le talent que vous savez par les soins de M. Gabriel Chapotat avec le concours de M. Ruf, conservateur des Musées et des dévoués collaborateurs du centre de recherches archéologiques.

M. Chapotat fut une fois encore notre guide et nous l'avons écouté avec un plaisir toujours renouvelé. Grâce à ses commentaires, nous avons pu revivre l'histoire de notre ville depuis le 1^{er} siècle où elle se romanise, Vienne à l'âge d'or des Antonins et sous le gouvernement des Sévère, enfin la Cité à l'époque du Bas-Empire.

Histoire magnifiquement illustrée par une sélection pertinente des plus beaux spécimens de nos musées, marbres, bronze, monnaies, poteries, verreries, bijoux.

Cette exposition a eu un grand succès : elle a reçu, on peut le redire, un nombre inespéré de visiteurs. Par elle le prestige de notre ville s'est affirmé.

Les Amis de Vienne se réjouissent d'un tel succès, du retentissement d'une telle manifestation et aussi de ses prolongements, car vous apprendrez que nous avons reçu et recevons encore de nombreuses lettres de correspondants manifestant leur contentement en termes élogieux.

C'est le plus souvent sur le thème que voici :

« Nous avons été tellement intéressés par ce que nous avons vu et admiré à l'exposition, le temps a passé si vite qu'il ne nous a pas été possible de visiter toute votre ville. Nous vous demandons de nous adresser toute la documentation nécessaire, car maintenant que nous a été révélée l'histoire de Vienne Gallo-Romaine, nous voulons voir ses monuments ».

D'autres nous réclament « le catalogue qui par sa rédaction si claire et ses illustrations parfaites est un véritable modèle du genre ».

Est-il besoin de noter le plaisir que nous avons en donnant satisfaction à de telles demandes ?...

Comme chaque année, nous avons reçu les jeunes étrangers participants aux échanges internationaux.

Le chantier du Carrefour de la voie express étant encore à la fin de juillet en pleine et bruyante activité, nous nous sommes réfugiés sous les arceaux du cloître pour écouter l'allocution de notre Président M. P. Frécon.

Nos sociétaires, Madame Martinon, Monsieur Louis Raibaud pour lesquels la langue de Shakespeare et celle du Dante n'ont plus de secrets ont traduit cette allocution de bienvenue spontanément « *aperto libro* » pourrait-on dire. Pour l'allemand, ce fut le responsable du groupe qui possédait notre langue à la perfection.

Nos hôtes purent ainsi apprécier un accueil fait de simplicité et de réelle cordialité. Cette réunion amicale n'est empreinte d'aucune solennité et nous la considérons comme un moment de détente pour nos amis étrangers et aussi pour les organisateurs viennois, car nous connaissons les difficultés de leur tâche. Pour nous, c'est une démonstration de l'intérêt que nous portons à la jeunesse et à ses activités.

Vous savez que la réception aura lieu cette année le mardi 19 juillet à 18 heures.

Chaque fois que Vienne fait l'objet d'un rapport ou d'une mention dans un livre, une revue, nous sommes heureux de le signaler à votre attention.

Connaissez-vous cette jeune et intéressante revue — elle est dans la quatrième année de son âge — il s'agit des CAHIERS DE L'ALPE, revue culturelle, économique et sociale des pays de l'Alpe unie, fondée par l'Association des Amis de l'Université de Grenoble et la Société des Ecrivains Dauphinois.

Cette revue a tenu à présenter un exposé sur les circonstances qui ont provoqué la fondation de notre Société et sur le rôle qu'ont joué nos divers Présidents, dans le n° 22 (octobre-novembre 1965).

L'article est signé de notre Président actuel Monsieur Pierre Frécon. Le Syndicat d'Initiative en possédant quelques exemplaires, vous pourrez vous les procurer à son bureau et sans doute vous intéresser à cette publication.

Les professeurs d'Histoire et de Géographie de l'Académie de Grenoble ont choisi Vienne comme but de leur sortie d'automne. Pendant qu'une partie du groupe visitait l'exposition, les autres parcouraient Musées et Monuments. Ce fut une journée bien remplie à la grande satisfaction de leur guide. Elle s'est terminée par une réception à la Mairie suivie d'un exposé du Maire de Vienne sur les problèmes que doit affronter la Municipalité et un colloque sur les possibilités d'expansion de la ville.

Le Bulletin de la Société des Professeurs d'Histoire et de Géographie de France a donné de cette journée une relation détaillée où notre ville est encore vedette : l'activité des Amis de Vienne s'y trouve fréquemment mentionnée.

Une autre revue, celle-ci touristique universellement connue et répandue, celle du Touring-Club, dans son n° de septembre 1965 a publié un article sur Vienne. Le titre et le sous-titre ont été bien choisis : Vienne la Belle — « une étape sur la route de Provence » —, sous la plume de Georges Philippe. Il est illustré de très bonnes photographies de nos monuments.

L'auteur mentionne l'existence dans le Jardin de Ville, « d'un authentique tronçon de Voie Romaine parfaitement conservé ». Il écrit « le touriste trouvera peut-être plaisant de découvrir une borne milliaire ainsi qu'une de ces voies qui traversaient la Gaule en ligne droite au moment où le

problème crucial des autoroutes et de la circulation suscite tant de polémiques ». Depuis son passage à Vienne, l'autoroute est devenue une réalité ; son voisinage avec l'antique voie pourrait prêter à de nombreux commentaires.

Voilà donc une propagande bénéfique pour Vienne dont nous pouvons être heureux. Cela nous console de tant de jugements hâtifs portés sur elle par des voyageurs pressés, mal informés ou mal intentionnés.

Notre Bulletin a paru. Vous comprendrez qu'il ne nous a pas été possible de vous le remettre à tous en même temps. Certains l'ont lu, les autres le recevront bientôt. Nous espérons qu'il vous plaira tel qu'il est, avec des illustrations nombreuses et variées, mais nous essaieront de faire mieux encore et vos conseils, vos suggestions seront toujours bien accueillies.

C'est beaucoup par le bulletin que nous obtenons de nouveaux adhérents, c'est un moyen de propagande pour notre groupement et aussi pour Vienne. Nous voudrions que la liste des nouveaux sociétaires inscrits en 1966 soit encore beaucoup plus longue que celle parue dans ce bulletin actuel qui mentionne les adhésions de l'année 1965. Nous vous demandons de nous aider et de faire inscrire vos amis.

Vous avez pu lire dans le précédent numéro la liste des Sociétés avec lesquelles nous échangeons nos revues. C'est encore pour et par le Bulletin que nous avons reçu de nouvelles propositions d'échange, celle de :

- La Société des Amis du Vieil Annecy et de :
- L'Académie des Sciences de Dijon.

Nous faisons tous nos efforts pour maintenir de fructueuses et amicales relations avec nos correspondants. Ainsi, cette année la Société d'Archéologie de la Drôme célébrait le centième anniversaire de sa fondation. Par suite d'empêchements votre Président n'a pu répondre à cette invitation et nos Vice-Présidents étant absents, votre secrétaire a eu le très grand honneur de représenter les Amis de Vienne à cette solennité. Un nombreux auditoire a entendu dans la Salle des Fêtes de Valence de très intéressants rapports sur des sujets très divers. Je signale à votre attention le rapport très documenté de Monsieur Marcel Leglay sur les campagnes de fouilles du Pègue. Il y a là deux sites d'époques différentes. Les recherches entreprises ont permis de récolter de précieux renseignements sur l'habitat, les populations de la région, avant et au début de l'occupation romaine.

Il nous faut maintenant évoquer la mémoire des sociétaires disparus ; c'est une tradition à laquelle nous ne saurions manquer.

L'an dernier décédait subitement Monsieur Nagel, homme de lettres, sociétaire fidèle, habitué de nos sorties. Son épouse l'a suivi dans la tombe quelques mois après et c'est un nom qu'avec regret nous ne lirons plus dans nos compte-rendus.

Monsieur Boissonnet, instituteur, Monsieur Gery, étaient des vétérans de notre association à laquelle ils avaient toujours apporté leur appui lorsque leur état de santé le leur permettait.

Monsieur Patay, négociant, nous a quitté trop vite, il ne manquait pas de nous exprimer la satisfaction qu'il éprouvait en recevant notre revue.

Monsieur Gérard Gilloz avait voulu renouer une tradition. A l'époque où la société jouait le rôle de S.I. le propriétaire de l'hôtel du Nord repré-

sentait au conseil d'administration l'Industrie Hôtelière. Nos regrets sont grands de l'avoir vu disparaître enlevé si prématurément à l'affection des siens.

Le Chanoine Chagny a été pendant de longues années un membre actif des Amis de Vienne. Combien de fois n'avions nous pas fait appel à son grand talent d'orateur pour nos conférences. Il fut même souvent le guide de nos sorties. Sa science archéologique était grande qu'il savait mettre à la portée de tous. Son grand âge ne lui permettait plus de se déplacer mais à chacune de nos manifestations, il nous écrivait ses regrets et ses encouragements.

Monsieur l'Abbé Louis Boisse, curé archiprêtre de Grange-Gontarde est décédé subitement en janvier dernier et sa disparition — il n'avait que 65 ans — nous a douloureusement surpris. Trois ou quatre jours auparavant il était notre voisin à Valence. C'était un esprit distingué, d'une rare bonté, ne faisant jamais étalage de son savoir. Avant d'être officiellement un Ami de Vienne, il l'était déjà — de cœur et d'esprit —, venant très souvent visiter nos monuments avec des confrères ou des groupes de jeunes. Il nous avait promis une conférence pour l'automne malgré les charges de son ministère et ses nombreuses occupations. Membre de plusieurs sociétés savantes, écrivant dans de nombreuses revues, il dirigeait aussi des chantiers de fouilles. C'est un regret de plus qui s'ajoute à celui de sa fin, de n'avoir pu vous faire entendre ce causeur vraiment captivant.

Au début de cette année, c'est avec stupeur que les membres de votre Conseil ont appris le décès soudain de notre Vice-Président Henri Fruton.

Nous perdons avec lui un collaborateur irremplaçable. Il était dans toute l'acception du terme un ami de Vienne. Meurtri dans son cœur de père, il aurait pu comme d'autres vivre pour lui-même, à l'heure de la retraite.

N'avait-il pas raison de penser qu'il pouvait encore servir, être utile à sa ville natale qu'il aimait d'un amour fervent, non pour chercher l'oubli impossible mais pour conserver une raison de vivre et d'espérer.

C'était un compagnon de recherches toujours disposé à entreprendre, infatigable malgré un état de santé parfois précaire. Sans illusions sur l'importance du travail qu'ensemble nous nous étions fixés, il savait bien que nous n'étions que de modestes vulgarisateurs en archéologie, heureux seulement de contribuer à faire mieux connaître et aimer notre chère ville.

C'est avec émotion que nous lisons les notes qu'il nous a laissées, et nous espérons que le temps nous sera accordé de les classer, en vue de les utiliser dans nos bulletins futurs, afin que son nom y figure encore, assurant ainsi la pérennité du souvenir.

A toutes ces familles que la mort a visitées, à toutes celles qui ont perdu un être cher, et tout particulièrement à celle de Madame et Monsieur Noël Chapuis, nous renouvelons l'expression de notre fervente sympathie et de nos sentiments attristés.

Lors des récentes découvertes de la place Saint-Pierre, combien de fois ne nous est-il pas arrivé d'évoquer la présence de ces amis disparus : le Chanoine Chagny, l'abbé Boisse, H. Fruton. Ils avaient si souvent déploré l'indifférence de nos compatriotes concernant le passé de leur ville ! Combien eussent-ils été heureux de constater que grâce à la rapidité de décision du Maire, un désastre irréparable avait été évité, que grâce aux

concours que vous savez et aux moyens mis en œuvre de nouveaux trésors vont enrichir encore nos musées.

Pour nous qui restons fidèles à une tâche parfois ingrate, c'est avec une joie profonde que nous avons assisté à l'intérêt suscité par ces dernières fouilles, à cette prise de conscience collective de toute la population viennoise sensibilisée par cette résurrection de la Vienne romaine.

C'est un réconfort certain et un motif d'espérer et de persévérer dans notre action.

*
* *

RAPPORT DU TRESORIER

La parole est donnée à Monsieur Jacob, trésorier, pour la lecture du rapport financier.

RECETTES :

Solde en caisse au 31 décembre 1964	3 322,51
Cotisations	3 175
Compte du régisseur de l'immeuble de St-André-le-Bas	2 012,34
Subvention de la ville de Vienne	500
Encaissé pour sortie d'été	331,50
Vente Bulletins et agios	33,48
TOTAL	9 374,83

DEPENSES :

Frais d'impression du bulletin 1965 et frais d'envoi	2 701,37
Sortie d'été	308,80
Frais de réception des jeunes étrangers	201
Frais d'Assemblée Générale et d'encaissements	272
TOTAL	3 483,17
Les recettes s'élèvent à	9 374,83
Les dépenses s'élèvent à	3 483,17

En caisse après le règlement des frais d'impression du bulletin, il restera à notre avoir 5 891,66

L'Assemblée approuve à l'unanimité les comptes présentés.

ALLOCUTION DU PRESIDENT

Je remercie notre Secrétaire Joseph Garon de son exposé et lui renouvelle notre gratitude pour l'activité diligente qu'il ne cesse de déployer dans ses fonctions.

J'ai à vous entretenir de ce que nous projetons de faire dans les mois à venir.

Comme l'an dernier, nous avons fait appel aujourd'hui au dévoué M. Pelletier pour vous exposer où en sont les fouilles à Vienne, puisque c'est un événement très actuel avec les récentes découvertes de mosaïques,

place Saint-Pierre que la ville vient de retrouver. C'est avec joie que nous la félicitons de voir entrer dans son patrimoine des ensembles magnifiques, récompense de soins qui entourent les vestiges antiques. Notre Société est directement intéressée aux travaux en cours, et elle y voit une source pour le renouvellement de son existence. En effet, nos regards se tournent vers les jeunes et c'est avec satisfaction que nous les voyons partout prendre goût aux fouilles. Nous ne pouvons pas dire que jusqu'à ces dernières années, ils étaient très assidus à nos réunions, où l'archéologie tient forcément la place primordiale. Voilà que tout à coup ils s'offrent à travailler dans les chantiers, à s'y mettre avec discipline, découvrant un intérêt réel à leur action. C'est sans doute qu'après leurs études historiques, ingrates et abstraites, ils peuvent sur place, en touchant du doigt le document laissé dans le sol, évoquer l'époque de sa construction, de sa décoration, et par là le climat moral et intellectuel qui revit comme s'il était d'hier et le rapproche de nous.

Cette génération de jeunes enthousiasmés, c'est elle que nous voulons attirer. Ils trouveront dans les Amis de Vienne des encouragements et des aides. Bientôt, ils constitueront d'excellents collaborateurs et seront aptes à recevoir le flambeau que nous leur transmettrons.

Puis-je rapprocher la curiosité que toute la population a manifestée pour les récentes trouvailles, de l'ignorance qu'elle apportait au début du siècle. Car, c'est à l'occasion précisément du départ à Grenoble d'une belle mosaïque, restée longtemps en vente à Ste-Colombe, signalée par des connaisseurs aux pouvoirs publics, que ce groupe de Viennois avisés décida, de dépit, la fondation des Amis de Vienne, dont le but initial fut surtout de mettre un terme à l'hémorragie de merveilles successivement acquises par des Musées ou des collectionneurs étrangers.

Notre sortie d'été aura lieu le dimanche 3 juillet, premier dimanche de juillet selon une tradition établie. Nous aurions voulu vous conduire dans la Loire, à Ambierle, où, dans une église gothique admirablement conservée se trouve un triptyque du XV^e siècle en ronde-bosse, unique, qui déployé s'étend sur plus de cinq mètres. Il vient d'être rafraîchi. Malheureusement, il n'a pas repris sa place au-dessus du maître-autel, l'église étant en pleine restauration. Joseph Garon a eu l'obligeance d'aller sur place mais il a dû constater qu'en ce moment on doit renoncer par suite des échafaudages à se rendre compte de l'effet saisissant du monument et du triptyque. Réservons-en la visite pour plus tard.

Le choix s'est porté sur le prieuré d'Ambronay. La distance est d'environ 70 km. Il constitue un but, dans une région pittoresque de l'Ain. Nous pourrions aussi visiter l'ancien château-fort des Allymes, guidés dans la tournée par le Président de la Société d'Emulation de l'Ain, semblable par ses activités à la nôtre. Les détails du programme de la journée qui vous fera connaître de jolis coins du Bas-Bugey seront portés à votre connaissance prochainement. Espérons qu'elle aura le même succès que le tour du Beaujolais.

Dès l'automne nous vous conduirons à Lyon, au Musée des Tissus dont la visite complètera celle du Musée des Arts Décoratifs. Elle sera commentée comme l'an passé par M. de Micheaux, Conservateur.

Une conférence est prévue vers cette époque, par Mlle Belle-Jouffray, petite nièce d'un ancien maire de Vienne, sur une technique qu'elle connaît, celle de la Tapisserie et ses chefs d'œuvre.

En ce qui concerne la Ville, nous avons constaté avec plaisir que l'aménagement du Musée se poursuit et que bientôt nos visiteurs seront à même de jouir de nos collections. La Mairie mérite des compliments pour l'excellente tenue des jardins et squares bien fleuris. Le pavage au centre des Arcs romains a été nettoyé, le quartier prend bonne tournure ; autour du chevet de Saint-Maurice, une pelouse avec arbustes améliore le décor. Un seul regret : l'état vétuste du petit édicule au levant, qui gagnerait à être carrément supprimé ; il double d'ailleurs sans grande nécessité celui existant de l'autre côté de la place, à quelques dizaines de mètres.

Je voudrais vous parler de notre Maison sise à gauche de l'entrée sud de Saint-André-le-Bas. Je vous rappelle que vers 1920, l'administration des Monuments historiques qui demande la plupart du temps pour amorcer une réfection importante un concours, était prête à dégager cette entrée, imbriquée, ainsi que le contrefort, dans un immeuble. Notre Société n'hésita pas à prendre l'initiative d'une souscription qui lui permit d'acquérir l'immeuble qui subit ensuite une transformation mettant à jour une façade ancienne et harmonisant le site. Nous avons peu à peu procédé à des réparations de toiture et de consolidation ; il comporte actuellement neuf locataires. Un nouvel effort doit être fait pour installer dans chaque appartement l'endroit qui devrait y avoir toujours sa place, et que tous les locataires doivent aller chercher, à l'état d'unité, au premier étage, au bout d'un balcon ouvert à tous les vents et éprouvé par l'âge. Un devis a été demandé, nous veillerons à ce que le travail soit exécuté au mieux. Malgré les subventions que nous obtiendrons de l'Habitat, il est à présumer que nos modestes réserves trouveront un emploi qui ne sera pas perdu ; évidemment le rendement des loyers sera pendant cinq ans affecté à l'amortissement de l'emprunt, mais une hygiène à laquelle notre groupement se doit de coopérer règnera dans notre maison, dont la valeur sera augmentée.

En terminant, je vous indique les noms des cinq administrateurs dont le mandat est terminé et qui sont rééligibles :

Ce sont : MM. Cottaz, Frécon, Garon, Jaillet et Michalon.

Il y a lieu en outre de pourvoir au remplacement de notre regretté vice-président, M. Henri Fruton. Le Conseil propose à votre agrément, M. Jean Perriolat qui par ses talents de photographe accompli anime les pages de notre Bulletin, et est toujours prêt à nous prodiguer son talent.

Ces administrateurs sont tous élus.

La parole est donnée à M. A. Pelletier pour son exposé.

CAUSERIE DE M. ANDRÉ PELLETIER

DECOUVERTES A VIENNE EN 1965

C'est toujours avec plaisir que je retrouve les « Amis de Vienne » surtout lorsqu'il s'agit de leur faire connaître les découvertes qui ont enrichi, au cours de l'année écoulée, le passé de leur ville.

L'année 1965 a été, de ce point de vue, une année faste. Des quatre coins de la ville ont surgi des vestiges : le mur de quai du port romain à Sainte-Colombe, des mosaïques à Saint-Romain-en-Gal, surtout une magni-

fique villa, en cours de dégagement, place Saint-Pierre. Dans le même temps se poursuivaient les fouilles du « Temple de Cybèle », par lesquelles nous commencerons notre exposé. Outre la découverte d'un très riche matériel, ces fouilles ont permis de préciser quelques points obscurs de l'histoire viennoise.

— **Le Temple.** Son tracé exact a été reconnu en 1965. Il s'agit d'un temple rectangulaire, long de 15,90 m (escalier compris) et large de 10,60 m. On accède au podium par un escalier situé à l'ouest et composé de sept degrés. Quelques fragments de colonnes en granit attestent l'existence du péristyle (fig. 1).

La précédente campagne avait révélé, dans l'axe le plus long du temple, la présence d'un égout. Au cours des derniers travaux pour le nettoyer, ont été mis au jour une pierre, sculptée sur ses deux faces d'un décor géométrique et un fragment de bas-relief, d'époque augustéenne, représentant trois oiseaux picorant les baies d'un laurier (fig. 2, 3, 4).

Un second sondage fut entrepris en 1965 à l'intérieur du temple. Il fut lui aussi positif et permit de constater que le « temple de Cybèle » avait été précédé par une construction dont trois murs furent retrouvés, située à un niveau très bas et qui fut sans doute détruite par un incendie à la fin du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ. C'est sur ses ruines que fut élevé alors, vraisemblablement sous l'empereur Claude, le « temple de Cybèle ».

— **De nouveaux bassins,** de taille très diverse, ont été découverts, ce qui porte à six leur nombre total. Ils sont pour la plupart reliés entre eux par un réseau de canalisations qu'il nous a été possible de relever en partie. L'existence de ces bassins dans un quartier religieux fournit un élément de compréhension à l'étude des cultes orientaux. Il s'agit sans doute de bassins sacrés dans lesquels les futurs initiés venaient se purifier avant la cérémonie, puis se laver après que le sang des victimes animales sacrifiées ait ruisselé sur leur corps.

— **Murs d'habitations de la première cité Gallo-Romaine.** Au sud du temple de Cybèle, dans une salle rectangulaire, ont été dégagés des murs dont l'orientation diffère de celle de l'ensemble des murs romains construits sur le site de l'ancien hôpital. Ces murs sont d'autre part situés beaucoup plus bas que ceux qui les entourent. Nous avons émis alors l'hypothèse qu'il pourrait s'agir de murs appartenant à des habitations construites au lendemain de la conquête romaine, à la fin du II^e siècle avant Jésus-Christ et qui auraient disparu lors de la révolte des Allobroges un demi-siècle plus tard. Car pour que les Gallo-Romains aient changé l'orientation de leur habitat, il faut qu'ils aient perdu le souvenir de ce qu'avaient construit leurs prédécesseurs, soit que ceux-ci aient disparu, pour la plupart, lors de la catastrophe, soit qu'un temps assez long se soit écoulé entre le moment de la destruction et celui de la reconstruction.

*
**

L'année 1965 a été aussi celle des mosaïques. Un peu partout le sol viennois en a vu surgir.

A Saint-Romain-en-Gal, deux mosaïques étaient mises au jour dans la propriété Petit. L'une d'elles était assez endommagée, mais les vestiges faisaient apparaître de très belles étoiles à six branches, noires sur fond blanc, alternant avec des carrés dont certains contenaient des motifs floraux ou animaux (poissons, pintade) (fig. 5).

Place Saint-Pierre où la fouille d'une villa révélait six mosaïques, dont une relate les jeux du stade (fig. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13).

Enfin sur le site de l'ancien hôpital — là une très belle mosaïque à « emblema » géométrique était dégagée.

Avant de terminer ce tour d'horizon, il faut encore signaler, au cours des travaux de construction du centre nautique viennois, sur la rive droite du Rhône, la découverte du mur de quai du port romain et de substructions qui pourraient être celles de bassins de radoub où les bateaux étaient réparés.

Ainsi, comme l'an dernier, le passé viennois s'est enrichi de magnifiques trouvailles, qui laissent espérer encore de beaux jours aux archéologues.

André PELLETIER.

Au cours de cet exposé ont été projetées de belles diapositives sur des mosaïques et des pièces découvertes en 1965-66.

En fin de séance, les assistants ont pu admirer d'autres diapositives en couleur de la sortie d'été 1965 en Beaujolais.

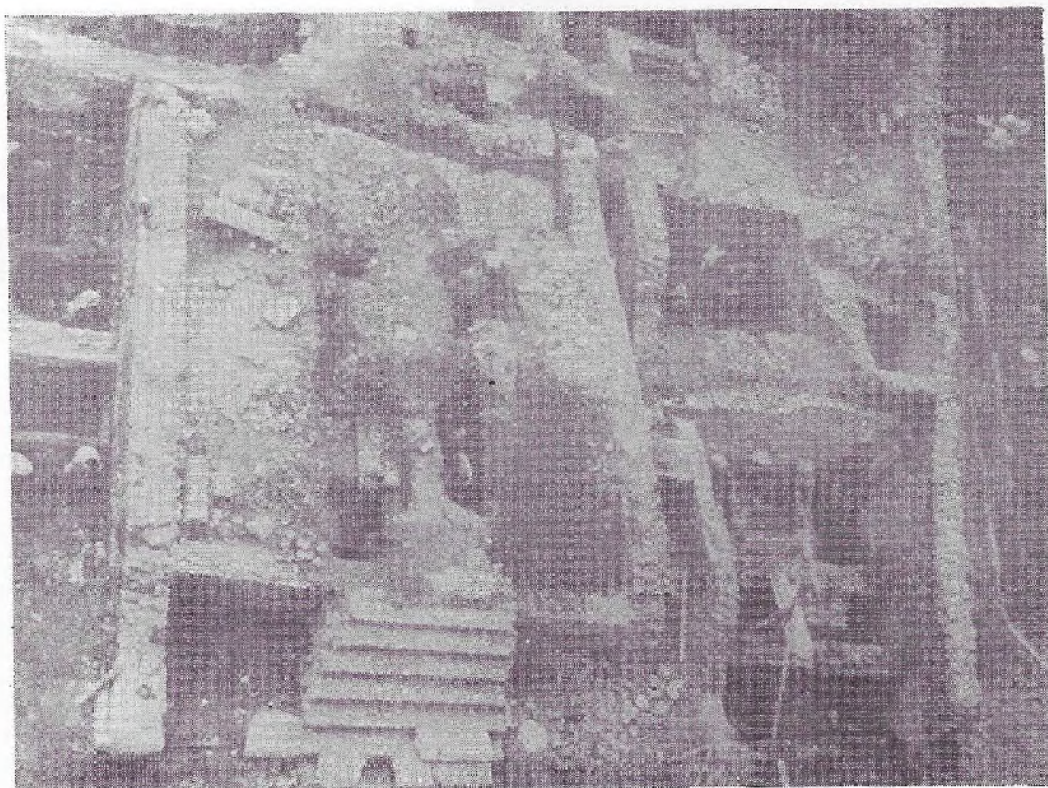


Fig. 1 — Le Temple de Cybèle

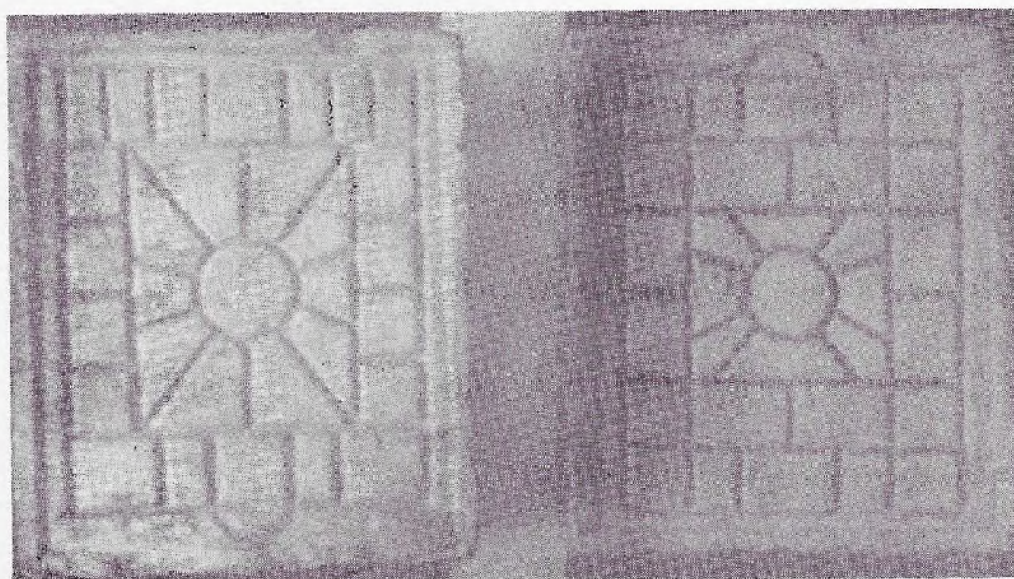


Fig. 2 — Pierres sculptées (2 faces)



Fig. 3 — Fragment de bas-relief
d'époque augustinienne
Trois oiseaux picorant
des baies de lauriers



Fig. 4 — Gourde
de céramique commune



Fig. 5 — A Saint-Romain-en-Gal :
Mosaïque à motifs floraux ou animaux



Fig. 6 — Place Saint-Pierre :
La première découverte, mosaïque à décors géométriques

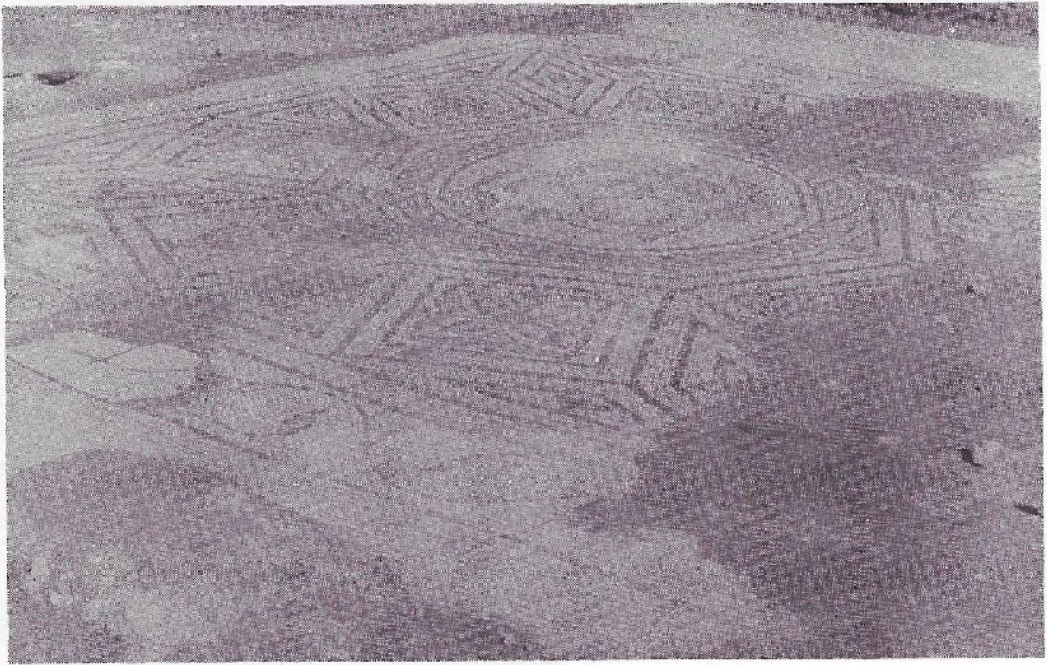


Fig. 7 — Place Saint-Pierre, une mosaïque



Fig. 8 — Un détail de la même mosaïque

DECOUVERTES A VIENNE EN 1966

Place Saint-Pierre : Les jeux du stade



Fig. 9 — Le Discobole



Fig. 10 — Le Coureur



Fig. 11 — Le Lutteur



Fig. 12 — Tête de femme symbolisant l'Hiver



Fig. 13 — Place Saint-Pierre : Murs à fresques



Fig. 14 — Les Amis de Vienne au pied de la forteresse des Allymes



Fig. 15 — Château des Allymes : la cour et la tourelle f.14 →

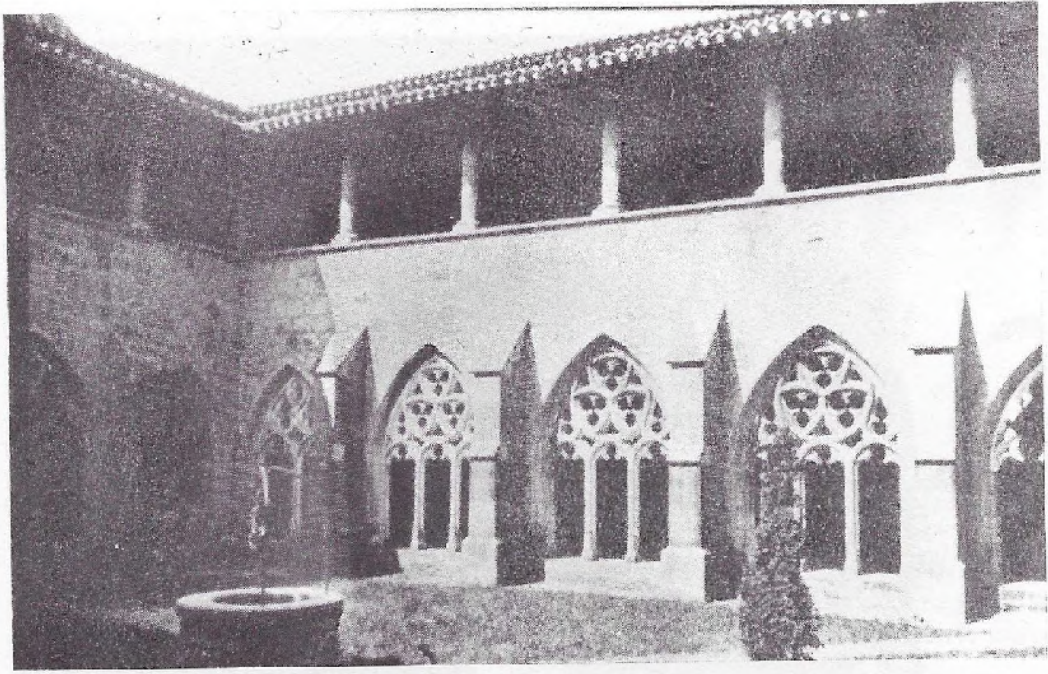


Fig. 16 — Ambronay : le cloître

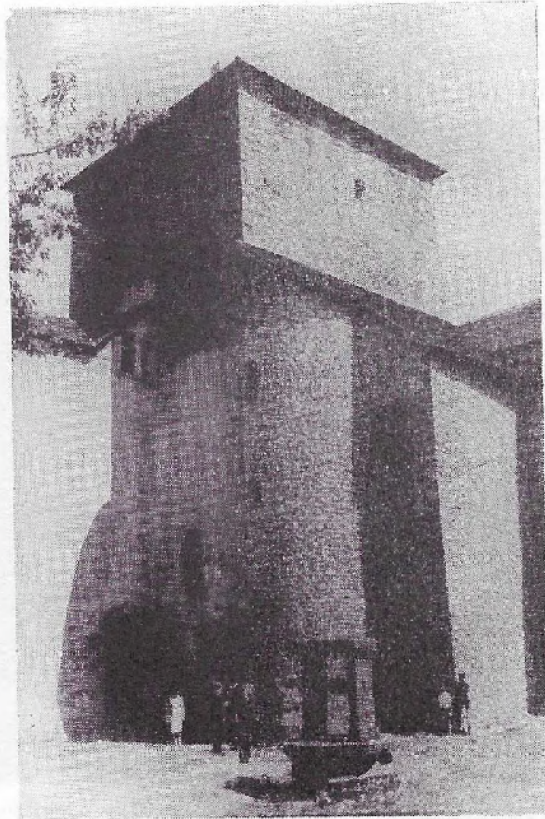


Fig. 17 — Ambronay : la maison de l'Abbé

15



Fig. 18 — Saint-Maurice-de-Gourdans : Dans l'église



Fig. 19 — Saint-Maurice-de-Gourdans - Détail des Fresques :
l'Enfer, l'Apparition du Christ, Mort de Judas (XV^e siècle)

SORTIE D'ÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ

EN BAS-BUGEY

C'est par un temps splendide que la sortie d'été de la société a eu lieu, le 3 juillet. Les voitures prennent la direction d'Ambérieu pour la visite du site escarpé et pittoresque des Allymes et de son château-fort, véritable forteresse militaire savoyarde, unique en France.

L'itinéraire, minutieusement étudié par notre Président M^e Frécon et notre secrétaire M. Garon, révèle aux voyageurs des paysages extrêmement variés et pleins d'attraits ; tout invite à la flânerie, mais nous ne pouvons attarder nos regards sur la campagne aux multiples aspects et pas davantage ne pouvons « écouter chanter la brise » car nous avons un programme à suivre. M. Garon nous donne, dès le départ, des renseignements pleins d'intérêt concernant la visite des Allymes et d'Ambronay.

Ambérieu, où les voitures arrivent à l'heure prévue, est une ville pittoresque s'étagant sur le versant du Mont Luisandre. Un chemin rocailleux nous conduit sur une plate-forme d'où nous découvrons le site des Allymes, la beauté du paysage, l'immensité de son horizon saisissent les visiteurs ; ce cadre plein de grandeur est digne de son château-fort.

M. Giraud, président de la société d'Emulation de l'Ain dont l'érudition et la compétence le classent parmi les guides les meilleurs, accueille les Amis de Vienne dans la cour de cet impressionnant ouvrage fortifié.

Ce château fort, véritable forteresse militaire savoyarde est l'ancienne seigneurie des Faucigny - Lucinge. René de Faucigny - Lucinge participera activement au traité de paix entre la Savoie et la France en 1601.

La construction de ce château-fort date de 1354, or, à cette date, depuis un siècle la Savoie et les Dauphins sont en lutte, chacun possédant des enclaves chez son adversaire. Continuellement menacé par les ambitions savoyardes, le Dauphin, par le traité de Paris en 1355, cède au Comte de Savoie ses possessions bugeysiennes contre des enclaves savoyardes en Dauphiné. Les Savoyards élèvent alors des châteaux-forts « castrum » dans la région Bugey - Piémont et parmi ces forteresses militaires, on trouvera les Allymes.

L'architecture de cette forteresse se présente comme une énorme citadelle ; les restes de remparts plongent dans le ravin et une tour de guet en ruines, recouverte de lierre et enfouie dans la verdure met une note romantique dans cet ensemble si sévère.

Le donjon, soutenu par de hautes et épaisses courtines, était la résidence du seigneur. Dans la cour, les corbeaux qui soutenaient de légères charpentes sont en bon état ainsi que le puits qui évoque une présence...

A l'intérieur, on ne trouve que des salles basses, voûtées aux ouvertures meurtrières, des passages très étroits ; au XVI^e siècle, un corps de logis fut ajouté au donjon ; éclairé par des fenêtres à meneaux aux pierres biseautées, ce logis donne un petit aspect renaissance à cette guerrière, demeure où l'on ne trouve ni sculpture, ni mâchicoulis, ni ornement.

Cette forteresse appartient à la Savoie jusqu'en 1601, date à laquelle elle devint définitivement française ainsi que le Bugey et la Bresse et resta la propriété des Faucigny - Lucinge jusqu'au XVIII^e siècle.

La visite des Allymes fut, grâce à la vaste érudition de M. Giraud, un véritable cours d'histoire, de stratégie et d'archéologie combien enrichissant ! (fig. 14, 15).

Quittant ces lieux peu hospitaliers les touristes se rendent à St-Jean-le-Vieux où un excellent repas est servi aux nombreux convives.

Au dessert, M^r Frécon prononce une allocution où il rappelle tout l'intérêt qu'il a trouvé dans la visite des Allymes, de cette forteresse intacte après 600 ans ; il se réjouit de la visite projetée pour l'après-midi à l'abbaye d'Ambronay, il célèbre la poésie des vieilles pierres et évoque avec sensibilité le grand et magnifique parc qui entoure le sanctuaire et qui respire « calme et douceur ».

M. Giraud répond par une improvisation toute de verve et d'humour ; ils sont vivement applaudis.

L'après-midi, les Amis de Vienne se rendent à l'Abbaye d'Ambronay, « le plus pur joyau du Bugey » où sont donnés chaque année des concerts spirituels réputés (fig. 16 et 17).

Fondée à la fin du VIII^e siècle par Saint-Barnard, le carolingien — qui fut évêque de Vienne — détruite et reconstruite, l'Abbaye d'Ambronay n'est pas un édifice homogène, elle conserve l'originalité de différentes époques : du VIII^e siècle, elle a gardé les chapiteaux et des piliers massifs ronds.

Le XI^e siècle a laissé des vestiges de l'art roman, d'ailleurs des travaux récents permettraient d'affirmer que cette église est reconstruite sur les ruines d'une église romane ; le vaisseau est gothique mais d'énormes piliers simples ou trilobés ont été posés sur les restes du XIII^e siècle et près du chœur, c'est le gothique du XV^e siècle qui domine dans son ornementation la plus élégante.

Les anciennes stalles du début du XVI^e siècle sont faites en chêne à la riche tonalité.

Les vitraux du XV^e siècle sont admirables avec leurs lancettes très élancées, ce sont de véritables peintures où dominent les violets, les bleus-vifs, les jaunes. J. Vallery-Radot a écrit « Dans ces vitraux, on peut admirer la somptuosité des fonds de draperies damassées, la sûreté du trait et la tonalité claire de l'ensemble réhaussée par les applications de jaune d'argent ».

Deux chapelles retiennent notre attention : la chapelle Saint-Hugon couverte de croisées d'ogives avec des clefs de voûte à la fine décoration de feuillages datant du XIV^e siècle et la chapelle Sainte-Catherine qui abrite le mausolée de Jacques de Mauvoisin qui fit rayonner Ambronay avec tant d'éclat : gisant, pleureurs, décoration, arcatures forment une merveille d'architecture.

Nous n'avons pu visiter la sacristie mais d'après A. Chagny, « c'est une salle élégante qui se distingue par la variété des ornements et la finesse d'une décoration de bon goût, elle fut construite au XVIII^e siècle ».

La salle capitulaire est très bien conservée avec ses colonnes si sveltes et ses croisées d'ogives bien dessinées, ses lignes architecturales sont pures et les proportions élégantes.

Dans le fond de la salle repose une longue pierre ; il s'agit d'un sarcophage Gallo-Romain avec une inscription aux caractères très nets : elle est dédiée par un père à son fils mort à 18 ans ; une autre pierre tombale du XIV^e siècle est située au milieu de la salle capitulaire.

L'abbé Etienne de Morel, un autre bienfaiteur d'Ambronay fut inhumé en 1499 dans le cœur de l'abbatiale.

Le cloître est un autre chef-d'œuvre d'architecture.

Ce cloître du XV^e siècle comporte deux étages ; les galeries du rez-de-chaussée sont décorées par de magnifiques croisées d'ogives, les arcades sont découpées en une très riche décoration. Les galeries hautes avec leurs toits et charpentes à l'italienne et les courtes colonnes qui les soutiennent rappellent l'époque de Brou. L'escalier est l'œuvre de l'abbé de Livron, un plafond de bois peint par un artiste de l'école italienne et les fresques qui ont été attribuées à Georgio dell'Acquila forment un ensemble d'une rare harmonie.

Mais revenons sur le parvis et admirons ce qui reste encore de cette façade mutilée : les voussures du portail central ont disparu mais contre le trumeau est une sculpture : une vierge à l'enfant, le linteau présente la Résurrection des Morts. Du portail de droite, seule subsiste une colonnette, et le portail de gauche conserve une partie de son archivolt, le long d'un fût s'enroule un serpent (qui symbolise sans doute le péché originel, d'après A. Chagny). Quelques scènes évangéliques sont identifiées.

Mais le soleil descend à l'horizon et il faut songer au retour ; M. Garon nous réserve cependant encore une surprise à Saint-Maurice de Gourdans où il nous fera visiter une bien étonnante église. Présentant dans l'entrée beaucoup d'unité, elle est au contraire d'architecture très complexe : styles carolingiens, puis roman et gothique dans le chœur. Son ornementation très sobre, sa lumière rare, tout invite au recueillement. Des fresques ravivées très réalistes à influence orientale retracent des scènes bibliques qui sont interprétées par M. Giraud et fort admirées (fig. 18 et 19).

Peu après, c'est le retour à Vienne, chacun se félicitant de cette journée si riche d'enseignements grâce à la vaste réudition de M. Giraud mais grâce aussi à M^{re} Frécon et M. Garon qui, chaque année apportent tant de soins à la mise au point des sorties de la Société.

A l'antique abbaye d'Ambronay, les Amis de Vienne ont pu admirer un véritable trésor artistique, et au château-fort des Allymes, ils se trouvaient dans un haut lieu historique : la famille de Faucigny - Lucinge à qui ont appartenu les Allymes est une très ancienne et très illustre famille dont l'histoire s'est maintes fois confondue, dans le passé, avec l'histoire de notre pays.

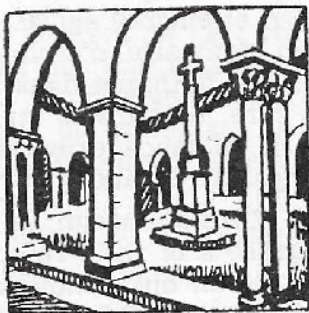
Aline VAGNON

Nous extrayons d'une étude sur le château des Allymes, par Mme Ténand-Ullmann, voisine et animatrice du site, les lignes suivantes qui dégagent dans une belle prose, l'impression de force et de poésie laissée par cette forteresse.

... Il avait été édifié sur sa montagne pour la défendre, pour protéger, pour veiller. Il n'avait besoin que de ses murailles, hautes et solides, nues comme un corps de cyclope aux muscles puissants et lisses, de ses tours de garde qui veillaient jour et nuit.

Ainsi il était né, il y a six cents ans, ainsi il est demeuré, forteresse rigide et sévère. L'architecte savoyard n'avait compté pour l'embellir que sur les jeux du soleil et de la lumière, sur les longs et doux éclats dorés dans le fond du ciel éclatant, pour donner à ces pierres un mouvant modelage.

Ce qui appartenait à l'architecture en propre c'était l'équilibre, la rigueur mathématique des plans, la perfection de leurs rapports entre eux, l'image même de la puissance, de la force et de la durée.



ETUDES

MICHEL SERVET

Tour à tour philosophe, théologien, géographe, astrologue, médecin, assoiffé d'érudition, ayant visité l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, Toulouse, Paris, Lyon, Michel Servet avait tout ce qu'il fallait pour terminer sa vie en prince de la Renaissance. Son goût de la controverse byzantine, son penchant pour la polémique le rapprochent plutôt de l'ère constantinienne et l'amènèrent à des attitudes qui furent cause de sa perte. Il ne devait connaître le repos et la tranquillité que pendant les années qu'il passa à Vienne avant sa fin dramatique.

JEUNESSE ERRANTE

Miguel Serveto est né à Villanueva, en Aragon, où son père était notaire, à cent kilomètres au nord de Saragosse. Le nom de sa mère, Sevès, lui servira comme celui de Villanueva, de pseudonyme pour signer ceux de ses ouvrages qui prêteront à discussion. Plus tard, il jettera un doute sur sa date de naissance ; il prétendra à Genève être né comme Calvin en 1509 ; la date de 1511 qu'il avouera à Vienne est plus certaine. On ne sait rien de ses années d'enfance. A dix-huit ans on le trouve à Toulouse, il étudie le droit à la faculté qui était une des plus fréquentées d'Europe et où des courants transformateurs s'infiltraient déjà. Puis le franciscain espagnol Quintana le rappelle pour qu'il l'accompagne en Italie ; il vient d'être nommé confesseur de Charles-Quint qui va être couronné des mains du Pape. La pompe déployée à Bologne pour cet événement provoque chez Servet un débordement d'indignation. C'est qu'en lui les discussions sur les bases théologiques de l'Eglise ont commencé à semer des germes et à exciter sa verve. Son érudition alors qu'il n'a pas encore atteint sa vingtième année est considérable et il a connaissance de toutes les études qui diviseront les croyants. Les discussions portaient alors sur le mystère de la Trinité, ressuscitant la vieille querelle d'Arius que Constantin avait en 325 fait condamner au Concile de Nicée : Servet s'élève avec fougue contre le mystère de la Trinité où le Père, le Fils et le St Esprit forment un seul Dieu en trois personnes. Pour lui Jésus-Christ a été fait homme par Dieu le père et sa nature humaine l'empêche d'être Dieu, il est simplement divinisé. Il comprend que sa place n'est pas de

rester au service du confesseur de l'Empereur, et, évitant les pays catholiques il est en 1530 à Bâle où il tombe en plein climat d'émeute. Le grand réformateur était Œcolampade. Fervent luthérien il s'était marié, voulait proscrire la messe et mettait la ville en effervescence. Les évangélistes avaient obtenu du Conseil que les messes soient réduites à trois par jour, mais bientôt ils exigent l'abolition de la messe et la destruction des images. Le Conseil tardant à se prononcer la foule envahit les églises, brisant au marteau et à la hache le mobilier, les statues et images sacrées. Le lendemain les destructions jonchaient la ville et sur la place du Marché les feux flambèrent pendant deux jours. Le chapitre de la ville s'enfuit à Fribourg-en-Brisgau et il devait y rester cent cinquante ans. Erasme lui-même, qui fait preuve du plus large esprit de tolérance, quitta le pays et retourna en Hollande. A Œcolampade qui le suppliait de rester il répliqua que c'est impossible, son linge et son argenterie sont déjà partis pour Fribourg.

C'est au lendemain de ces événements tragiques que Servet devient l'hôte d'Œcolampade, gagnant sa vie comme correcteur dans une imprimerie. Il continue ses recherches personnelles sur-enchérisant sur la position de son hôte, qui finit par lui écrire : « En niant que le Fils soit éternel, vous niez que le Père soit nécessairement éternel et j'abomine les subterfuges ». Une réaction se faisait jour dans l'atmosphère de la ville et des exécutions avaient été prononcées contre les anabaptistes qui soutenaient qu'ils ne pouvaient pas croire que Jésus soit vrai Dieu et vrai homme à la fois. Au bout de dix mois, Servet se dirigea sur Strasbourg.

Depuis un an, il cherchait un éditeur pour l'ouvrage qui devait propager la doctrine qui lui tenait au cœur : *Les Erreurs de la Trinité*. Un imprimeur d'Aguenau, Setzer, accepta à condition qu'il ne contint ni le nom de l'imprimeur ni le lieu. Mais Strasbourg, ni Bâle n'en approuvèrent le texte et le livre fut interdit dans ces deux villes. Un autre volume fut confié au même éditeur, *Deux Dialogues sur la Trinité*, où Servet atténuait ses jugements et cherchait à se poser en médiateur entre les sectes et l'Eglise établie. Il est curieux que Servet ait envoyé un exemplaire de son livre à l'Evêque de Saragosse. On y complota pour lui envoyer son frère Juan afin de l'amadouer et essayer de le ramener en Espagne, mais la ruse échoua. Le voilà cerné à la fois par les réformateurs et les catholiques. Il choisit de se rendre à Paris.

Il étudia la médecine et donna des cours de géographie où il a pour auditeur notamment Pierre Palmier qu'il retrouvera plus tard. Puis il fait une découverte qui lui vaudra une place immortelle dans la science : le premier il observe le circuit du sang à travers les poumons, le sang ne passant pas directement du ventricule droit au ventricule gauche, la paroi qui les sépare étant

imperméable. Sans microscope, il avait fait la constatation par la seule dissection : « le souffle vital est engendré par un mélange à l'intérieur des poumons entre l'air inspiré et le sang raffiné et élaboré. C'est un mélange de sang et d'air qui parvient du poumon au cœur par la veine pulmonaire ». Il écrit un *Traité des Sirops*. Il édite aussi une première édition de la *Géographie de Ptolémée*.

Comme tous les savants de la Renaissance il voulut joindre à ses activités l'astrologie. Mais ses conclusions effrayèrent l'Université. Les médecins de la Faculté portèrent plainte au Parlement contre l'Espagnol « trompeur et abuseur » coupable de la peine de mort. L'accusé le prit de haut et il se défendit si bien qu'en mai 1538 le Parlement rendit une sentence de laquelle son livre devait être saisi et défense lui était faite de pratiquer l'« astrologie judiciaire ». Il avait tout de même acquis le titre de docteur en médecine. Le climat devenait hostile et il résolut d'aller exercer la médecine en province.

Il échoue on ne sait comment dans la Loire à Charlieu, et y reste deux ou trois ans. Un mariage manqué, une rixe avec les partisans d'un confrère l'amènent une fois de plus à fuir et il part pour Lyon. Il demeure chez le libraire Frellon, et eut ainsi des contacts avec des gens de lettres, des savants et de doctes imprimeurs. Il retrouve l'Archevêque Pierre Palmier qui lui propose de le suivre à Vienne. Las de sa vie errante et des disputes qu'il rencontrait partout Servet accepta. Il devait y rester donze ans, les meilleures années de sa vie, de 1541 à 1553.

MEDECIN A VIENNE

En arrivant à Vienne, âgé de trente ans, Servet pensait pouvoir enfin se consacrer en paix aux travaux d'érudition qui le passionnaient. La maison Treschel avait établi une filiale de son imprimerie dans la ville, et il y occupa d'abord le poste de correcteur. Il voulait surtout exercer la médecine. Parmi ses patients on trouve le lieutenant-général du Dauphiné Gui de Maugiron, vétéran de Pavie, très écouté dans les conseils royaux. Mais pas plus que Pierre Palmier, il n'est disposé à fléchir en faveur de ceux qui seraient suspects d'hérésie. Aussi Servet pendant tout son séjour a-t-il appris à cacher ses convictions et à dissimuler ses activités religieuses.

A peine installé il fait paraître une deuxième édition de la *Géographie de Ptolémée* et la fait précéder d'une adresse à son bienfaiteur l'Archevêque, afin que l'ouvrage « s'appuie désormais sur son patronage et le reconnaisse comme son unique mécène ». Après la traduction de Ptolémée suivaient des considérations philosophiques. A cette époque l'homme avait plus d'attrait que le milieu. Il parle des mœurs des Espagnols, des Allemands, des Anglais, des Turcs, des Italiens et y ajoute son humour. Puis il

fait une réédition de la *Bible* de Pagnini où les reflets des idées de Servet apparaissent peu. Mais tous ses soins vont au traité qu'il projette depuis sa vingtième année de composer et qu'il intitule la *Christianismi Restitutio* qui sera la somme de ses croyances et de ses critiques. C'est ce livre qui va provoquer, lorsqu'il sera connu les polémiques violentes attachées à son nom. Car c'est surtout après sa mort que le nom de Michel Servet a donné lieu à un nombre considérable d'études. Le livre de Roland Bainton « Michel Servet hérétique et martyr » paru à Genève (Edition Droz 1953) contient une bibliographie à jour et n'énonce pas moins de deux cent cinquante ouvrages ou articles de revues, la plupart écrits après 1900. Dans cette liste figure en bonne place « La question Michel Servet » que l'abbé Claude Bouvier fit paraître en 1908. Ce petit livre contient l'essentiel du sujet en un langage succinct et clair ; alors que la presse menait une campagne violente, sous prétexte d'appel à la tolérance, il conserve un ton très objectif. Ces deux ouvrages analysent les idées de Servet qu'on peut pour la clarté résumer aux deux chefs qui firent l'objet de sa condamnation : l'antitrinitarisme et l'antipédo-batisme. Servet s'est toujours refusé à mettre sur le même pied divin les trois personnes de la Trinité et se répand en injures contre ceux qui voient en le Fils l'égal du Père, lui refusant le caractère de Dieu. D'autre part il lutte contre l'usage d'administrer le sacrement de baptême aux enfants, le traitant de sacrilège. Le baptême ne doit être reçu qu'en pleine possession de l'entendement, ce qui n'a lieu que vers la vingtième année. Les livres de Servet comprenaient en outre des dissertations sur l'actuelle manifestation de l'Antechrist et des citations de l'Écriture, un appel aux Pères, enfin les trente lettres que Michel Servet avait envoyées à Calvin.

Il fallut trouver un éditeur qui consentît à l'imprimer. Il eût préféré confier le travail en dehors de Vienne où personne ne se doutait de ses activités restées secrètes. Seul était au courant Calvin qui avait eu en mains une première version du manuscrit et ne le renvoya jamais à l'auteur malgré ses réclamations. Celui-ci avait pensé au libraire bâlois Marrinus qui lui avait répondu qu'il était dans l'impossibilité de l'imprimer. Il trouva à Vienne une imprimerie dirigée par deux beaux-frères Arnoullet et Guérout. Mais il fut convenu que le livre serait imprimé feuille par feuille, la copie étant déchirée sitôt l'impression faite ne porterait aucun nom, ni de l'auteur ni de la ville, ni des imprimeurs. Il fallait donc renoncer à mettre le nom de Servet et même le pseudonyme de Michel de Villeneuve. Précaution supplémentaire : Arnoullet fit transporter deux presses dans une maison isolée et confia le travail à trois ouvriers de confiance ; c'est là que Servet venait chaque nuit procéder aux corrections. L'ouvrage fut terminé le 3 janvier 1553. Mille exemplaires furent tirés qui devaient être acheminés en Italie et à Francfort où Servet comptait avoir

des adeptes. Une partie fut expédiée à Francfort, le reste fit l'objet de cinq balles qui furent mises en dépôt à Lyon chez le fondeur de caractères Merrin.

L'ARRESTATION

Si Calvin et Michel Servet ont été en correspondance rien ne prouve qu'ils ont pu se rencontrer avant le drame qui les a mis face à face. Mais Calvin était un des seuls qui avaient eu la confiance de la publication et des idées de Servet. La passion de la polémique l'a chez celui-ci emporté sur la prudence et il devait en être la victime.

C'est en janvier 1546 que Servet fit tenir à Calvin une ébauche de la *Christianismi Restitutio*. Il lui fait aussi passer par Frellon un questionnaire auquel répond avec rudesse le Réformateur. Servet réplique, et lui dit que ses propres arguments se retournaient contre lui. Calvin, agacé, répond encore une fois qu'il avait trop à faire pour réécrire des livres entiers quand tout se trouvait dans son *Institution* dont il lui fait parvenir un exemplaire. Servet y insère des annotations injurieuses et retourne le volume. Mais Calvin ne lui renvoie pas le manuscrit de la *Restitutio*. Servet s'entête et écrit à Calvin une trentaine de lettres. Calvin mande à son ami Farel ces lignes prophétiques : « Si Servet venait ici je ne le laisserais pas repartir vivant ».

Sept ans se passent. En 1553 un des exemplaires de la *Restitutio* vient à tomber entre les mains d'un ami de Calvin, Guillaume de Trie, originaire de Vienne, établi à Genève. Celui-ci avait un cousin à Lyon, Antoine Arneys, qui reprochait à son parent protestant de vivre sans discipline religieuse et cherchait à le ramener à l'Eglise romaine. Dans sa correspondance, de Trie écrit pour se justifier : « Je puis vous donner un exemple qui est à votre grande confusion : c'est qu'on soutient de par delà un hérétique qui mérite bien d'être brûlé partout où sera... Il a été condamné par toutes les Eglises lesquelles vous réprouvez. Cependant il est souffert par vous voir jusqu'à y faire imprimer ses livres qui sont pleins de blasphèmes... C'est un Espagnol Portugallois, Michael Servetus de son propre nom, mais il se nomme Villeneuve à présent, faisant le médecin. Il a demeuré quelque temps à Lyon, maintenant il se tient à Vienne où le livre dont je parle a été imprimé par un quidam qui a là dressé imprimerie nommé Balthazard Arnollet. Et afin que vous ne pensiez que j'en parle à crédit je vous envoie la première feuille pour enseigne... »

Ainsi, sont réduites à néant toutes les précautions prises pour assurer la clandestinité de l'ouvrage, de l'auteur et des artisans. Arneys ne perd pas de temps pour soumettre au grand inquisiteur Mathieu Ory les preuves fournies par Genève. Ory en fait part au Cardinal de Tournon qui se trouvait alors en son château de

Roussillon, à cinq lieues de Vienne, lui recommandant d'agir « si secrètement que votre main senestre n'entende point ce que c'est, mais dites-le à Monseigneur en son oreille et nous mandez s'il connaît un nommé Villanovanus, médecin, et Arnoullet, libraire ». Le Cardinal ordonne sur le champ à Maugiron, lieutenant général au gouvernement du Dauphiné d'agir en grande hâte et en secret.

Le seize mars, les juges convoquent Michel Servet qui fait montre d'une grande assurance. On perquisitionne chez lui et on ne trouve que deux exemplaires de l'Astrologie. On se rend à l'imprimerie qu'on fouille. On montre aux ouvriers la page extraite du livre. Ils répondent que les caractères ne sortent pas de leur presse. L'Archevêque Pierre Palmier connu pour être le protecteur de Servet est consulté : il fait remarquer la fragilité de l'accusation et conseille qu'on obtienne d'Arneys qu'il écrive à Genève pour se procurer le texte complet de la *Restitutio*. Réponse de Guillaume de Trie : « Monsieur mon cousin, quand je vous écrivis la lettre que vous avez communiquée à ceux qui y étaient taxés de nonchalance, je ne pensais pas que la chose dût venir si avant. Je ne peux vous fournir pour le présent ce que vous demandez, à savoir le livre imprimé. Je vous mettrai en mains pour plus le convaincre deux douzaines de pièces écrites par celui dont il est question, où une partie de ses hérésies est contenue... Mais je vous confesserai une chose, c'est que j'ai eu grand peine à retirer ce que je vous envoie de Monsieur Calvin ».

Voilà Calvin fournissant des pièces à conviction à l'Inquisition catholique et romaine ! Il niera toute sa vie avoir remis lui-même les documents qu'il était seul à avoir en mains. On a expliqué que matériellement le fait est exact, Calvin n'ayant pas correspondu de sa main avec l'Inquisiteur, « ce qui revient à l'absoudre d'un mensonge pour l'accuser de perfidie ». (Bainton).

Bien qu'accablants, les documents fournis ne satisfont pas encore le Tribunal. Qui prouve que Villeneuve soit Servet ? Toujours par le canal d'Arneys on interroge de Trie. Réponse : il a déguisé son nom soit Servetus alias Revès et il a pris le nom de la ville dont il est natif. La preuve est complète et l'arrestation est ordonnée. Mais le coupable est justement auprès de M. de Maugiron à qui il donne des soins. Pour qu'il ne se dérobe pas, il est prié de se rendre au Palais Delphinal où se trouve la prison afin de soigner des prisonniers malades et blessés. Dès qu'il y arrive le vibailli et le grand vicaire lui signifient que de lourdes charges pèsent contre lui et qu'ils le constituent prisonnier. Toutefois ils prient le geôlier du Palais « de le traiter honnêtement selon sa qualité ». Son laquais Perrin lui est laissé.

Une première comparution a lieu devant Mathieu Ory, docteur en théologie, pénitencier au Saint-Siège apostolique, Inquisiteur

général de la foi au royaume de France, Louis Arzellier, vicaire général et Antoine de La Cour, vibailli. Servet obtint de pouvoir réclamer au monastère de St-Pierre une somme qui lui était due. Le Grand Prieur vint lui-même remettre à Servet trois cents écus d'or qui lui seront précieux.

BRULÉ EN EFFIGIE A VIENNE

Le lendemain, la femme du geôlier voit ouverte la porte de la cellule occupée par Servet. Elle entre : personne. Le prisonnier s'est enfui ! Cris, branle-bas, arrive le geôlier. Au petit matin il partait à sa vigne quand le prisonnier, en robe de chambre, lui a demandé la clé des « privés ». En possession de la clé, Servet est entré sur la terrasse, a sauté sur un toit puis sur un autre et enfin dans une cour donnant sur l'arrière de la maison portant le n° 15 de l'actuelle rue de Bourgogne. L'abbé Cavard s'est appliqué à reconstituer l'itinéraire de l'évadé. Comme il avait à franchir en trois ou quatre sauts une quinzaine de mètres de dénivellation, il s'est agi d'une performance sportive peu commune chez un quadragénaire, qui s'en tira indemne.

Il dut attendre l'ouverture des portes du pont fermées la nuit et se dirigea vers Ste-Colombe où il fut reconnu par un passant. Pendant quatre mois on perd sa trace. La ruse policière employée pour son arrestation méritait cette revanche.

Deux personnages ressentirent un soulagement à l'annonce de l'évasion, ce furent Pierre Palmier et Gui de Maugiron, l'un forcé par l'Inquisiteur à poursuivre un vieil ami, l'autre plein de reconnaissance pour son médecin. Il est difficile de croire, comme Servet le soutiendra à Genève, qu'à Vienne « les prisons lui étaient tenues comme si on eût voulu qu'il se sauvât » mais il est vraisemblable que le vibailli ait commandé de le laisser « aller par un jardin et de le bien traiter parce qu'il avait aidé M. de Maugiron ». Douze années de rapports journaliers avaient dû créer une intimité que Servet n'avait garde de troubler en manifestant ses opinions.

La procédure va toutefois continuer. En notre siècle de séparation nous avons peine à comprendre le chevauchement qui existait entre les juridictions religieuse et civile. Elle résultait d'un édit de Fontainebleau de 1540, de François 1^{er}, modifié par Henri II, qui avait accordé aux juges séculiers, concurremment avec les juges d'Eglise, la compétence des causes d'hérésie, tout en réservant aux cours souveraines le prononcé de la sentence. « Dans le procès de Servet on trouve trois juridictions conjointes : celle de l'Inquisiteur, celle de l'Archevêque, celle du juge présidial en l'espèce le vibailli. L'affaire serait en principe du ressort de l'Officialité diocésaine puisqu'il n'y a pas de scandale public ; mais la découverte de l'imprimerie clandestine et des

balles d'exemplaires de la *Christianismi Restitutio* pleine d'hérésies, la fait entrer dans les délits de la compétence des juges civils dont la sentence sera immédiatement exécutoire ». (Cavard)

On ne peut sans se replacer dans les préoccupations du moment condamner le pouvoir royal qui prenait ces mesures exceptionnelles. Une grande partie de l'opinion était persuadée que l'Etat ne pouvait être tiraillé entre les deux religions sans que l'unité de la nation soit menacée. François 1^{er} était un souverain éclairé qui accueillait artistes et savants mieux qu'ils n'étaient reçus à Rome ; il était comme Henri II porté à la conciliation. Mais ils avaient comme un pressentiment des conflits qui allaient ensanglanter les règnes de leurs successeurs. Plus que toute autre, notre époque qui a souffert des catastrophes nées de heurts idéologiques doit être portée non à les excuser, au moins à comprendre les décisions prises par ceux qui avaient foi en leur efficacité.

Le 17 juin le Tribunal civil rendit son arrêt. Servet était reconnu coupable d'hérésie scandaleuse, perturbation de l'union et du repos public, évasion des prisons royales. La sentence le frappait d'une amende de mille livres tournois et le condamnait à être brûlé en effigie sur la place Charnève et ses livres avec lui. Cette place se trouvait sur la rive droite de la Gère vers l'amorce de la route actuelle de l'Hôpital. Le convoi parcourut la ville et passa sur le vieux pont. L'effigie fut brûlée avec les cinq colis de papier.

La destruction de la *Restitutio* fut si complète que de nos jours il n'en existe que trois exemplaires : l'un à Edimbourg, le second à Paris et le troisième à Vienne (Autriche). L'ouvrage fut réédité en 1790.

Six mois après, les juges de l'Officialité rendirent à leur tour leur sentence : elle ne visait pas la peine corporelle, Servet étant mort dans l'intervalle. L'hérésie était confirmée, ses biens attribués au Comte de Vienne, ses livres brûlés.

BRULÉ VIF A GENÈVE

Le dimanche 13 août de la même année, Calvin prêche à la Madeleine. Parmi l'assistance venue à l'office quel n'est pas l'étonnement de quelques fidèles de reconnaître Michel Servet ! Ils s'empressent de le dénoncer à Calvin qui le fait arrêter. Quelle idée a poussé Servet à se jeter ainsi dans la gueule du loup ? Il n'ignorait pas que Calvin avait dit que s'il le voyait à Genève il n'en repartirait pas vivant. Il a prétendu qu'il traversait seulement la ville, se rendant à Naples par Zürich. La vérité est que le désir qui lui rongait le cœur était de connaître enfin son adversaire, de le voir face à face et d'engager avec lui un de ces dialogues théologiques qu'il a aimés toute sa vie. Aussi sur la

demande d'extradition formulée par Vienne en apprenant la nouvelle, il déclara préférer être jugé à Genève.

L'intérêt de l'interrogatoire rebondit quand Servet demande à être confronté avec Calvin. Celui-ci ne peut se dérober et accepte à regret. Il fut convenu que le dialogue aurait lieu sous forme d'échanges de notes, et en latin. Les deux antagonistes profitèrent de ce que cette langue en ses mots brave l'honnêteté pour se traiter de menteurs, d'assassins, mêlant à ces gentilleses Tertullien, les Ecritures, le péché originel, le baptême des nouveaux-nés, la déification de l'homme. Au bout de quelques jours Servet changeant de ton s'adressa au Conseil pour réclamer des vêtements et des soins, il n'avait pas de chemise, les poux le dévoraient, le froid le tourmentait. Le Conseil accéda à ses demandes.

Les juges de Genève hésitaient devant l'application d'une sentence irrémissible. Ils décidèrent de demander leur avis aux principaux Conseils suisses, à Berne, Zürich, Bâle et Schaffhouse. Les réponses arrivèrent avec une approbation unanime. Seule était discutée par certains l'usage du fer ou du feu, la peine de mort apparaissant trop dure pour le crime d'hérésie. Le Conseil passa outre et rendit sa sentence le 27 octobre 1553. Servet était condamné sur deux chefs : l'antitrinitarisme et l'antipédobaptisme c'est-à-dire le refus du baptême avant l'âge de 20 ans. Le lendemain il serait conduit au bûcher.

Il demanda à voir Calvin avant de mourir. Celui-ci se montra intraitable. Il promit néanmoins de demander au Conseil qu'il soit fait usage du fer au lieu du feu, mais cette grâce fut refusée.

C'est Farel, l'ami de Calvin qui fit office de ministre évangélique chargé d'accompagner Michel Servet au quartier de Champel où le feu allait être allumé. Pendant le trajet il l'exhorta à confesser volontairement ses fautes, mais il répondait qu'il souffrait injustement et qu'il priait Dieu de pardonner à ses accusateurs. On rapporte qu'il fut lié au poteau par une chaîne de fer avec sur la tête une couronne de paille saupoudrée de soufre. Son livre était attaché à son bras. Une corde fut enroulée si fort autour de son cou qu'il supplia qu'on ne la tordît pas davantage. Quand le bourreau porta la flamme devant son visage il poussa un hurlement. Le bois était vert et brûlait lentement. Pris de pitié quelqu'un jeta un fagot de bois sec. On l'entendit crier : « O Jésus fils du Dieu Eternel, aie pitié de moi ». Le supplice dura une demi-heure.

Farel remarque qu'il eût suffi à Servet de changer la place du mot « éternel » pour être sauvé, d'invoquer le Christ Fils Eternel de Dieu et non le Fils du Dieu éternel... On savait qu'une seule ligne de son écriture peut faire pendre un homme. Cette fois, un seul mot déplacé dans la ligne a pu le faire brûler vif.

LE MONUMENT DE VIENNE

Je fus conduit naguère par le délicat sculpteur Albert Poncin dans l'atelier parisien de Joseph Bernard, alors qu'il mettait la dernière main au monument qui allait partir pour Vienne. L'œuvre montait jusqu'au faite et remplissait tout l'atelier. Le recul n'était pas possible mais la tête souffrante nous fascinait. Nous admirions ce chef-d'œuvre de la taille directe à laquelle l'artiste fut toujours fidèle. Dans le silence, le sculpteur nous confia qu'il avait dû faire preuve de patience pendant l'exécution du travail commandé par la ville. Au cours de fréquentes visites, les uns voulaient des attitudes plus agressives, les autres composaient des inscriptions interminables à graver sur le socle, d'autres proposaient des emplacements plus spectaculaires. Bernard avait imposée l'entrée du Jardin aménagé depuis peu. Il n'avait pas cherché à glorifier la victime de tel ou tel fanatisme mais seulement le martyr de Champel.

Michel Servet aura toujours échappé aux classements. Rejeté par les protestants, il ne peut être revendiqué par les catholiques, et la libre-pensée peut-elle considérer comme l'un des siens celui qui, à la veille de mourir, traça ces lignes rappelées par Edouard Herriot dans la conférence qu'il fit en 1907 au théâtre de Vienne : « En toutes les autres hérésies et les autres crimes n'en a point de si grand que de faire l'âme mortelle. Car à tous les autres il y a espérance de salut et non point à cestui-cy. Qui dit cela ne croit point qu'il y ait Dieu ni justice, ni résurrection, ni Jésus-Christ, ni Sainte Ecriture, ni rien, sinon que tout est mort et que homme et beste sont tout un. Si j'avais dit cela non seulement dit mais écrit publiquement pour enfécir le monde, je me condamnerais moi-même à mort ». Jamais sujet plus ingrat ne fut proposé au statuaire. Il s'agissait d'évoquer la tolérance dans une atmosphère d'intolérance. Comment comprendre quelque chose à un problème aussi mal posé, où l'histoire du personnage elle-même a pâti de cette absence de clarté ? « Anachronique par la sensibilité qu'on y sent, écrit Poncin, suspect par les intentions qu'on y devine, sujet pitoyable en vérité. Eh bien, cette partie si mal engagée, J. Bernard l'a sauvée ; par la seule magie de l'art, il a tout sauvé ». (f. 20)

Plus tard, quand parut une série de belles reproductions des quatre faces du monument, dans l'avant-propos R. Cantinelli interpellait son ami : « Je vous vois, mon pauvre Bernard, fréquentant les bibliothèques, établissant une bibliographie, dépouillant sur fiches archives et mémoires. Vous n'y avez même pas songé. Vous saviez de science certaine que l'art est cette intuition qui franchit d'un élan les travaux lentement accumulés, les déductions prudemment conduites pour atteindre cette région située hors du temps où se trouvent, se rassemblent et vivent les grandes âmes ».

Pierre FRÉCON.

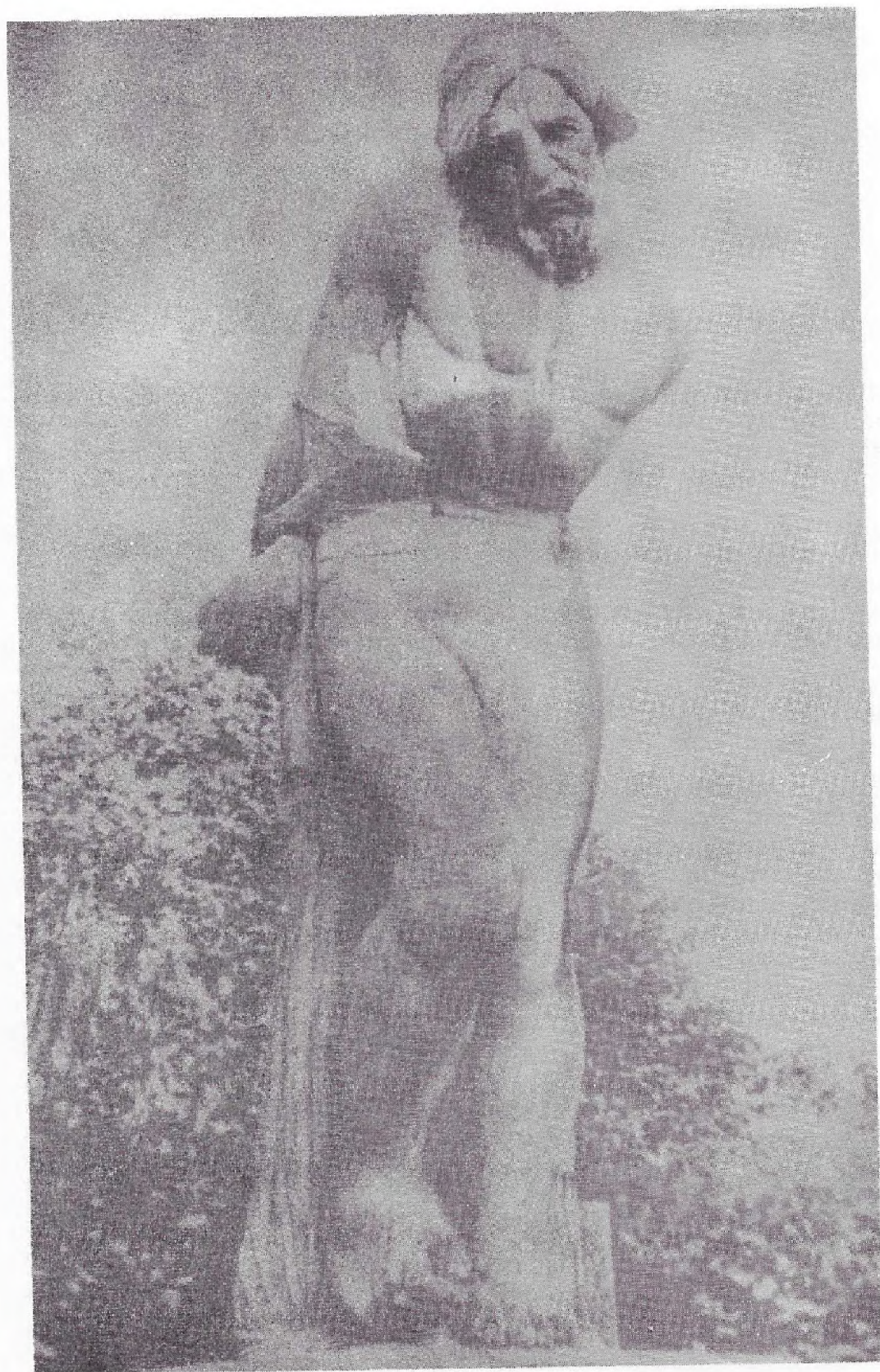


Fig. 20 — MICHEL SERVET
par Joseph BERNARD

FAUT-IL RESSUSCITER MICHEL PICHAT ?

En 1957, M. Pierre Moreau, professeur à la Sorbonne, écrivait, dans un gros volume sur « Le Romantisme », que le premier succès du théâtre romantique avait été, non point *Hernani*, mais bien, en 1825, le *Léonidas* d'un « certain Michel Pichat ».

Nous n'avons pu nous procurer l'ouvrage de Pierre Moreau ; c'est par le « Bulletin des Lettres » (Revue mensuelle du Cercle de Sélection) que nous avons pris connaissance de Pierre Moreau et de son œuvre. Force nous est donc de découvrir, nous-même, ce qu'il y a de romantisme dans le *Léonidas* de notre auteur viennois.

Et d'abord, avant de ressusciter Michel Pichat, essayons de le faire naître !

Le grand Larousse nous apprend que Michel Pichat « né à Vienne en 1790 est surtout connu par ses tragédies d'inspiration patriotique et républicaine ». Savigné, imprimeur-éditeur à Vienne, qui donna en 1830 une édition longuement préfacée de « *Léonidas* » et de « *Guillaude Tell* », fait naître notre dramaturge en 1786, de « Jean Pichat, voiturier sur le Rhône, et de Marie Plantier ». Il y a bien, en effet, dans les registres paroissiaux de notre ville l'extrait de baptême du Michel Pichat précité : mais, dans les mêmes registres, nous trouvons également l'extrait que nous reproduisons :

« Le sept mars mil sept cent quatre-vingt-dix a été baptisé
« Michel né ce matin de Michel Pichat, marchand en bled et de
« Marguerite Gonnet. Son parrain a été : Michel Pichat, son
« oncle paternel, ferblantier ; et sa marraine Marie Ponthon
« épouse de Simon Gonnet, tous demeurant en cette ville. La
« marraine n'a pas signé pour ne le savoir, de ce enquis, mais
« le parrain et le père du dit enfant ont signé. »

Aucun renseignement plus précis ne nous permet de dire qui a raison de Larousse ou de Savigné (1).

Pour l'étude de « *Léonidas* », la préface de l'ouvrage de Savigné devrait nous mettre en état de grâce ! Elle contient nombre

d'extraits d'anecdotes relatées par Alexandre Dumas sur l'existence et la mort de Michel Pichat.

Alexandre Dumas, nous disent les biographies : « Auteur d'une imagination fertile ». Oyez plutôt !

« A dix ans, l'enfant, de son bras robuste, avait franchi le Rhône ;
« à dix ans, il avait, de son pied montagnard, escaladé des pas-
« sages où le chamois hésitait... Comment avez-vous fait pour
« traverser ce pas ? lui demandait un de ses amis ? Un aigle
« planait sur ma tête, répondit Pichat ; au lieu de regarder à
« mes pieds j'ai regardé l'aigle. »

Ce n'est déjà pas mal ! Continuons...

« Tout enfant il émiettait son pain aux pigeons de la ville. Il les
« sifflait, les pigeons accouraient, le suivaient dans ses prome-
« nades. Ils planaient au-dessus de sa tête, tourbillonnaient au-
« tour de lui, et, comme des strophes ailées, venaient rafraîchir
« son front du battement de leurs ailes. »

Et voilà la fin de notre pauvre auteur, toujours par Alexandre Dumas :

« Le soir vint, on se tint près du mourant, rien n'indiquait une
« mort instante. Tout à coup un petit bruit sec, comme une
« corde de harpe qui se rompt, vibra dans l'alcôve. C'était le
« verre de la gravure de Léonidas qui se brisait sans que nul n'y
« eût touché. Cette vibration funèbre frémit par la chambre et
« fit passer un frisson dans tous les cœurs... »

Après ce bain de romantisme effréné nous pouvons aborder l'œuvre.

Hélas ! je l'avoue, à ma honte, je n'y ai rien trouvé qui la différenciât tellement des tragédies cornéliennes ou raciniennes dont on a un peu trop saturé notre adolescence studieuse. Même appel à l'histoire antique, mêmes tirades grandiloquentes où les alexandrins s'en vont sagement « côte à côte, comme des bœufs » (2) avec la césure bien à sa place.

Lors de la première représentation, de magnifiques décors avaient contribué au succès. Comme à l'époque des Thermopyles la Grèce luttait pour son indépendance et les cœurs français

battaient de sympathie pour sa cause. De nos jours, quel impresario serait assez audacieux pour vouloir représenter sur la scène de notre théâtre antique : « Léonidas » de Michel Pichat ?

Joseph BATIER.

(1) Savigné nous dit que Michel Pichat entra au Prytanée en 1802 ou 1803. Le Michel Pichat né en 1790 aurait donc eu 13 ans. C'est fort possible. Napoléon Bonaparte entra, dans le même âge, à l'école militaire de Brienne. D'autre part, le Littré nous apprend que « Cet établissement d'éducation gratuite était ouvert aux fils de ceux qui avaient rendu service à l'Etat et surtout aux fils de militaires ».

Lors de la période de semi-disette du Directoire, il nous semble qu'un « marchand en bled » aurait été plus à même de rendre service à l'Etat qu'un voiturier sur le Rhône ?

(2) « L'âme et le corps hélas, ils iront tous les deux
Tant que le monde ira, pas à pas, côte à côte
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs. »

Alfred de Musset.

**INFLUENCES BOURGUIGNONNES
DANS LA SCULPTURE DE LA VALLEE DU RHONE
AU XV^e SIECLE**

Extraits d'« *Un Mémoire principal pour un Diplôme d'Etudes
Supérieures d'Histoire de l'Art et d'Archéologie* »

Toulouse, 15 juin 1964

Au XV^e siècle l'art ogival évolue. La sculpture et le décor se transforment. Les belles statues du XIII^e siècle avaient conservé le plus souvent des attitudes hiératiques et pleines de noblesse. A la fin du XIV^e siècle et au XV^e siècle la statuaire s'humanise et devient à la fois plus vivante et plus gracieuse, le décor s'enrichit.

Dans un MEMOIRE PRINCIPAL POUR UN DIPLOME D'ETUDES SUPERIEURES D'HISTOIRE DE L'ART ET D'ARCHEOLOGIE, qui lui a été décerné par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Toulouse, Madame M. J. VERGNAUD-BOUVIER a recherché quelles influences avaient motivé ce renouveau dans la Vallée du Rhône, à Avignon, Saint-Antoine en Viennois, et Vienne. Ne pouvant publier dans son intégralité ce très intéressant travail, notamment tout ce qui concerne Avignon, on en trouvera ici des passages relatifs à la sculpture de Saint-Antoine-en-Viennois et Saint-Maurice-de-Vienne.

Le lecteur pourra apprécier l'originalité d'une recherche très personnelle qui fait honneur à son auteur.

Nous rappelons que Madame VERGNAUD-BOUVIER est la petite-fille de Monsieur Jules BOUVIER, un des fondateurs des Amis de Vienne, auteur, avec Monsieur Lucien BEGULE, de la Monographie de Saint-Maurice.

Avignon, Saint-Antoine-en-Viennois et Vienne, témoignent de l'intensité de la vie artistique que connurent la Vallée du Rhône et le Bas-Dauphiné notamment entre 1380 et 1490.

Ce qui reste de cette activité artistique représente des ensembles sculpturaux en apparence différents ; mais ceux-ci rappellent

le rôle que joua la Vallée du Rhône dans les divers aspects de l'art tant par les réalisations que par les influences qui se sont établies entre le Duché de Bourgogne et la région lyonnaise d'une part, la ville des Papes et le Comté de Provence d'autre part.

Ce grand axe qu'est la Vallée du Rhône est jalonné notamment par Vienne et Avignon, nœuds de routes, têtes de pont, métropoles religieuses. Nous soulignerons l'importance de Vienne face au plateau du Bas-Dauphiné, zone de circulation commode, et d'Avignon au débouché de la Vallée de la Durance qu'emprunte la route descendant du Mont Genève à destination non seulement d'Avignon, mais aussi de Tarascon et Arles. C'est à Avignon que séjourneront les Hollandais allant en Italie et les Italiens se rendant en France, surtout pendant la deuxième moitié du XV^e siècle.

Une reprise économique très nette marque ces cinquante années avec l'essor démographique, le rétablissement des monnaies et des prix, la remise en valeur des terres, le développement de nouvelles industries et la fin des crises politiques ; les activités de la Vallée du Rhône en bénéficient et la politique de Louis XI, en ce qui concerne les foires, foires de Lyon notamment, en témoigne. Lyon, à sept lieues au nord de Vienne, devient le point de rencontre de tous les marchands et cette partie de la Vallée du Rhône tend à jouer le rôle que tenait autrefois la Champagne par ses foires ; Lyon, relais, entrepôt, centre de distribution, attire les négociants, reçoit les marchands et banquiers italiens, devient centre commercial bancaire et industriel. C'est également un centre international de gravure sur bois, puis d'imprimerie.

A l'autre extrémité de l'axe rhodanien, Avignon constitue aussi, comme Marseille et Arles, un entrepôt, certes moins actif que Lyon, mais représentant un relais essentiel pour le trafic par terre entre le Rhône et la Méditerranée ; Avignon conserve la tradition du commerce et de la banque où sont restés installés les Florentins comme Datini et les Gênois comme Doria. On a pu dire qu'Avignon était au XV^e siècle une ville de prélats et de marchands.

Pendant tout le XV^e siècle, la vallée du Rhône a constitué un axe de circulation dont l'activité n'a jamais cessé malgré les vicissitudes. Ce marchand qui traverse Vienne et Avignon, qui y séjourne, est donc riche ; il est également pieux. Tout homme d'affaire du XV^e siècle affiche une grande piété et des manifestations de cette piété sont nombreuses : œuvres de bienfaisance, donations, fondations de chapelles. Dignitaires et ecclésiastiques, communautés religieuses, familles nobles, confréries et corporations peuvent, par leur fortune ou leurs ressources, commander, acheter ou faire décorer. Les pèlerins « parmi lesquels Louis XI

quand il devint Dauphin » (1) se dirigent de leur côté vers ces centres qui comme Vienne, Saint-Antoine et Avignon, ont un passé et un intérêt religieux ; pour les artistes, ces villes présentent ainsi une clientèle sûre.

Dans cette vallée du Rhône qui unit la Bourgogne au Comtat Venaissin, les hommes circulent, les marchands circulent ; les artistes aussi. Dans leurs voyages, les étrangers, marchands, banquiers ou artistes se groupent par « nation » (2) et ainsi s'explique l'importance des courants inter-régionaux, pour lesquels Dijon et Avignon constituent deux pôles attractifs.

Avignon et le Comtat ont été de très bonne heure, surtout grâce au séjour de la Papauté, le foyer d'un mouvement artistique particulièrement important. Dès 1390 des sculpteurs bourguignons y ont été signalés.

Au XV^e siècle, la plupart des artistes domiciliés en Avignon n'en sont pas originaires ; en effet, ils viennent des points les plus divers de France ; sur une centaine d'artistes dont on connaît l'origine, on peut distinguer : 5 Avignonnais, 20 Méridionaux, 3 Parisiens, quelques Champenois, 5 Allemands, 2 Flamands, 1 Hollandais ; les autres sont Italiens ou du Nord (3).

Mais Avignon, centre d'art, de séjour des artistes et d'impulsion artistique n'a pas moins subi l'influence de la Bourgogne.

La Vallée du Rhône fut pour l'art gothique du XV^e siècle le « prolongement de la Bourgogne » ; l'art bourguignon a descendu véritablement la Vallée du Rhône non par une importation brusque ou accidentelle mais par contacts successifs.

A la fin du XIV^e siècle les églises d'Avignon étaient remplies d'œuvres en ronde-bosse qu'un sens aigu du réalisme et l'emploi constant des formes trapues caractérisent nettement ; s'il n'en subsiste que des épaves, nous savons que d'autres œuvres ont été inspirées par celles d'Avignon, elles-mêmes influencées par l'art bourguignon ; par exemple des statuettes de la façade de la Chaise-Dieu exécutée sous Grégoire XI (1370-1378) et les sculptures du portail méridional de Saint-Maurice-de-Vienne commencé à l'époque de Clément VII (1378-1393).

A l'autre extrémité de l'axe rhodanien, accédant jusqu'à Avignon et au-delà, une influence déterminante de la Bourgogne constitue donc ainsi un puissant foyer artistique.

(1) Nous signalerons les pèlerinages du duc de Bourgogne Philippe le Hardi (4^e fils de Jean le Bon) à Saint-Antoine en Viennois au cours du siècle précédent.

(2) Le terme de « nation » a alors une signification à peu près équivalente à celle de « région ».

(3) Sur 41 sculpteurs vivant à Lyon au XV^e siècle et dont on a relevé les noms, il y a un nombre important de tailleurs d'images flamands.

La fortune des Ducs de Bourgogne, l'action personnelle de leurs « grands commis » comme le Chancelier Rolin expliquent le rayonnement artistique de la Bourgogne sur toute la Vallée du Rhône. Ainsi se révélera déterminant le rôle de Nicolas Rolin de 1475 à 1525. La Bourgogne qu'illustra d'abord Claus Sluter, qu'illustre au XV^e siècle Antoine Le Moiturier, avait toujours témoigné en sculpture d'un goût affirmé pour la vie et le mouvement dans une facture à la fois réaliste et familière. Le génie de Sluter a précisé ces tendances : une expression vraie de la figure, une interprétation fidèle de la réalité, une observation précise de la nature. Ses continuateurs prolongeront sa manière jusqu'au milieu du XV^e siècle ; mais à ce moment, avec Antoine Le Moiturier, semble apparaître un esprit nouveau, adoucissant la fougue des sculpteurs bourguignons.

L'étrange et grandiose monument élevé par Philippe le Hardi dans le Cloître de la Chartreuse de Champmol provoquait par sa réputation un véritable afflux de pèlerins ; non moins célèbre fut ensuite le Mausolée de Philippe le Hardi, puis le tombeau de Jean-sans-Peur commencé en 1443.

De telles œuvres ont servi de modèle à tous les autres mausolées élevés par la suite ; par eux se répandit l'art bourguignon.

Mais c'est surtout avec Jacques Morel et Antoine Le Moiturier que cette influence de l'art bourguignon s'est exercée dans la Vallée du Rhône, à Avignon et au-delà. Avec Jacques Morel, par le relais d'Avignon, la sculpture bourguignonne a donc pénétré le Sud-Ouest et le chœur d'Albi est l'ensemble de sculpture d'influence bourguignonne le plus considérable de la deuxième moitié du XV^e siècle.

Son disciple et neveu Antoine Le Moiturier est peut-être ensuite l'artiste le plus représentatif non seulement de la sculpture mais des conditions mêmes du travail artistique.

Nous rappellerons les œuvres d'Antoine Le Moiturier à Saint-Antoine-en-Viennois, de ses disciples à Saint-Maurice-de-Vienne ; ces concerts d'anges, ces groupes de chérubins aux épaisses touffes de cheveux et aux lourds manteaux, ces belles robes aux longs plis sont d'un esprit bien bourguignon avec cet adoucissement qu'a su apporter Le Moiturier à l'art du Duché.



Entre le foyer bourguignon et les pays avignonnais, sur les routes des grands marchands et des pèlerins, les artistes se sont succédés, les influences se sont propagées au XV^e siècle, Saint-Antoine-en-Viennois et Vienne même en témoignent.

Mais au siècle suivant, cette même Vallée du Rhône, toujours voie de passage fréquentée, sera le théâtre de luttes religieuses ;

les bandes du baron des Adrets, puis celles du Connétable de Lesdiguières circuleront, pillant et détruisant.

La sculpture gothique du XV^e siècle de la Vallée du Rhône paya alors un lourd tribut à la fonction de voie de circulation et de zone de contacts de la vallée ; ces destructions du XVI^e siècle puis celles de la Révolution, en même temps que l'usure des années, ont regrettablement mutilé la « sculpture du XV^e siècle dans la Vallée du Rhône » qui constitue l'objet de notre étude.



SAINT ANTOINE EN VIENNOIS

ORIGINE :

En 1070 le corps de Saint Antoine Ermite aurait été ramené de Constantinople par un seigneur dauphinois dans la petite Chapelle de la Motte Saint-Didier en Dauphiné qui va prendre le nom de Saint-Antoine-en-Viennois.

On raconte qu'autour de cette relique eurent lieu des guérisons de cette étrange maladie qu'on appela « feu sacré ou mal des ardents » et plus tard « feu de Saint-Antoine ». Aussi un ordre de religieux, les Antonins ou Antonites, succéda aux Bénédictins qui s'y étaient d'abord installés et se consacra à donner des soins aux malades, plus spécialement à ceux atteints de la peste ou de maladies contagieuses. La dévotion à Saint Antoine prit une importance considérable et était d'autant plus populaire que les épidémies étaient fréquentes et causaient de lourds ravages. Le pèlerinage fut bientôt presque aussi renommé que celui de Saint-Jacques de Compostelle et de nombreuses filiales ou commanderies des Antonins se créèrent.

Parmi les personnages les plus célèbres qui honorèrent l'Abbaye de leurs visites ou de leurs dons, citons : au XIV^e siècle l'Empereur d'Allemagne Charles IV — le Roi de France Charles V en 1365 qui « afin de donner un plus ample témoignage de sa dévotion » offrit un autel en albâtre orné de statues le représentant avec son épouse et ses fils — le Duc de Milan Jean-Galéas Visconti — deux futurs Papes d'Avignon : Robert de Genève (Clément VII) et Pierre de Lune (Benoît XIII). Au XV^e siècle : l'Empereur Sigismond — le Roi Charles VII (1434) — le Roi René, Comte de Provence (1458) — le Roi Louis XI qui y fit de fréquentes visites alors qu'il n'était que Dauphin et revint d'une façon officielle en 1475. Enfin, de nombreux seigneurs et princes d'Eglise comptent parmi les bienfaiteurs qui enrichirent l'Abbaye. Il y eut des relations très étroites entre la Bourgogne et Saint-Antoine à cause de la dévotion toute particulière du Duc Philippe

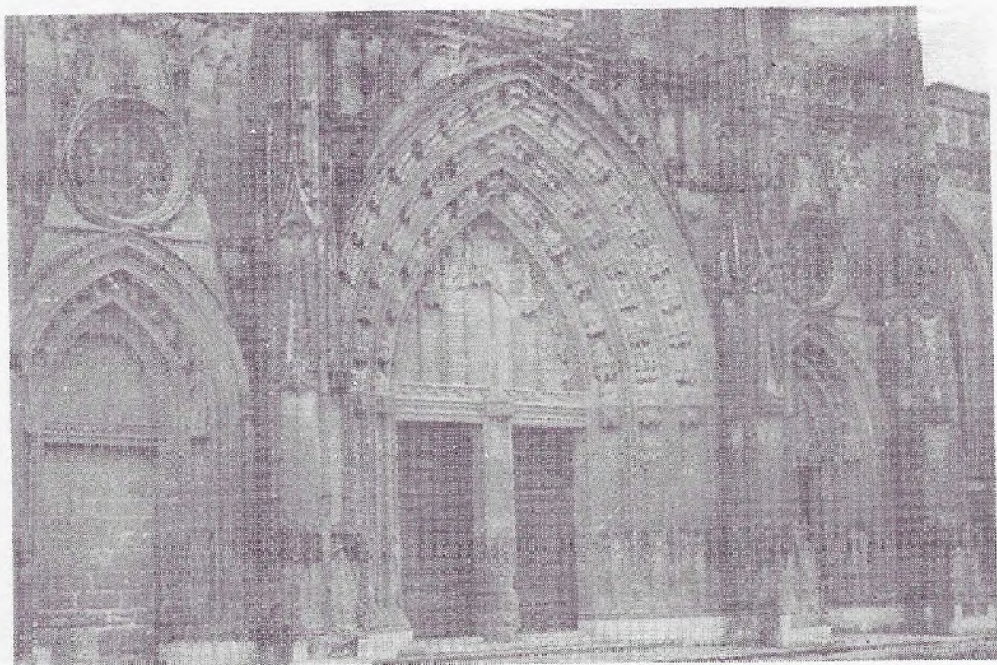


Fig. 21 — Façade de l'église

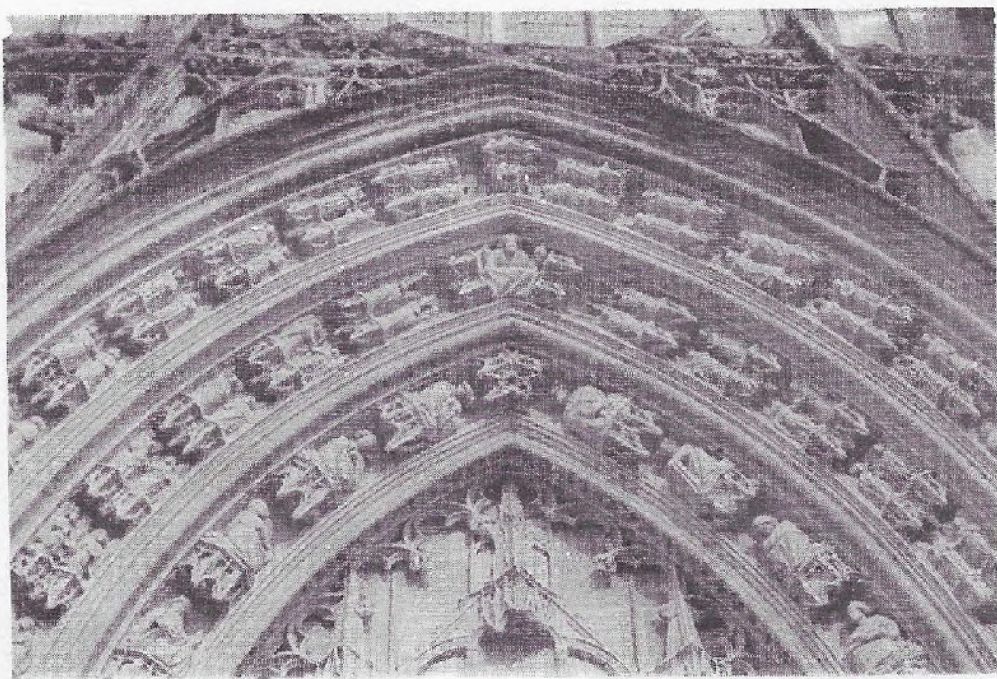


Fig. 22 — Voussures du porche central

SAINT-ANTOINE-EN-VIENNOIS

Détails des voussures

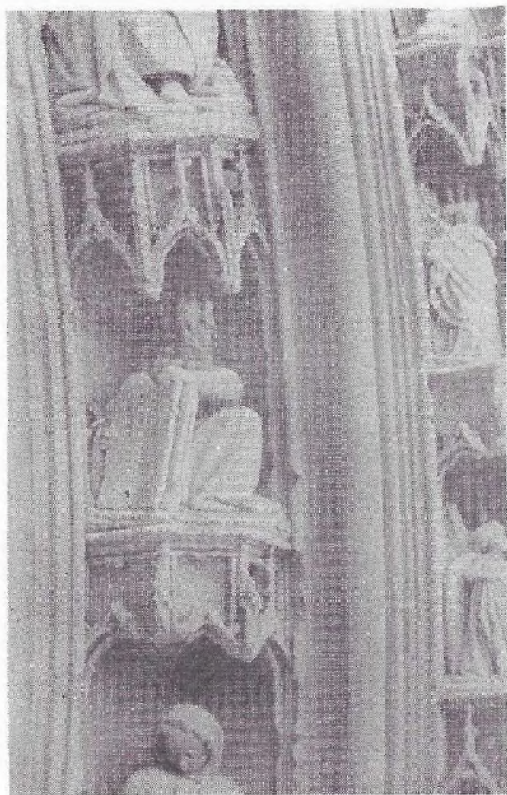


Fig. 23 — Moïse



Fig. 24 — David

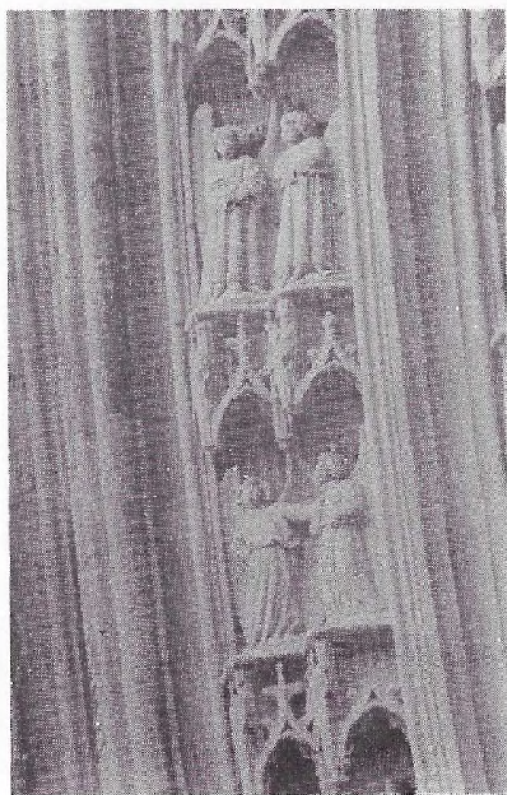


Fig. 25 — Anges



Fig. 26 — Anges

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail sud

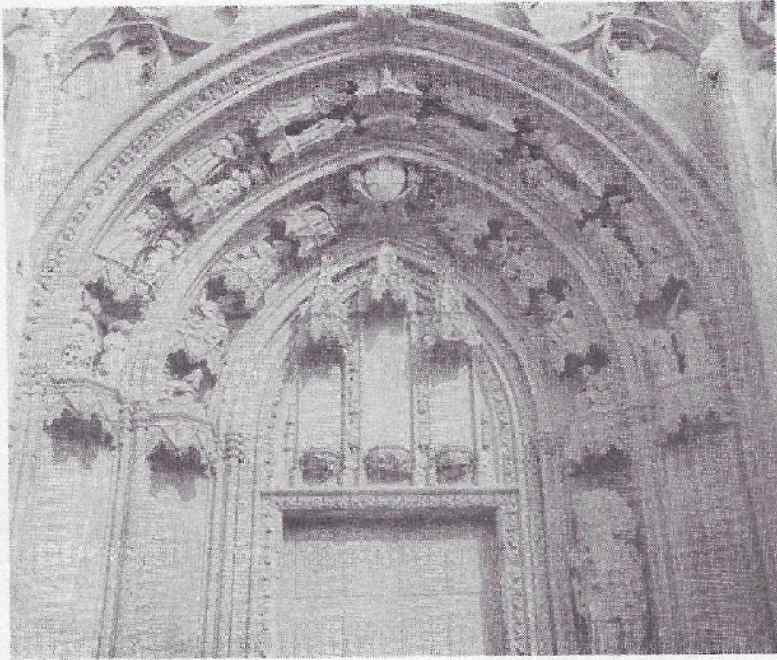


Fig. 27 — Archivolte et tympan



Fig. 28 — Détail de l'archivolte : Prophètes et anges

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail septentrional

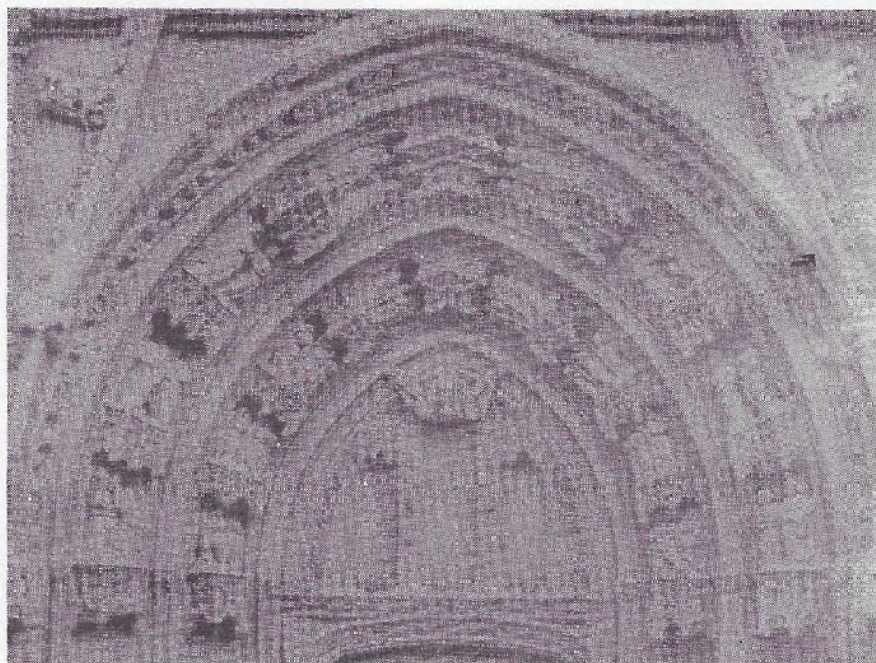


Fig. 29 — Archivolte et tympan.

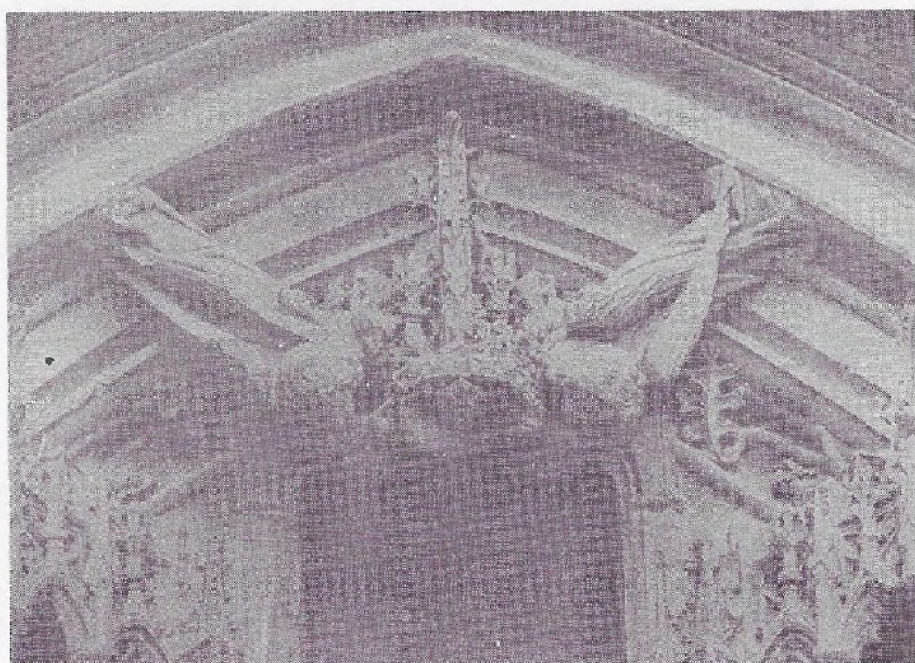


Fig. 30 — Détail du tympan : Anges soutenant la couronne de la Vierge

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail septentrional — Voussure interne : Détails



Fig. 31 — Séraphins



Fig. 32 — Séraphins

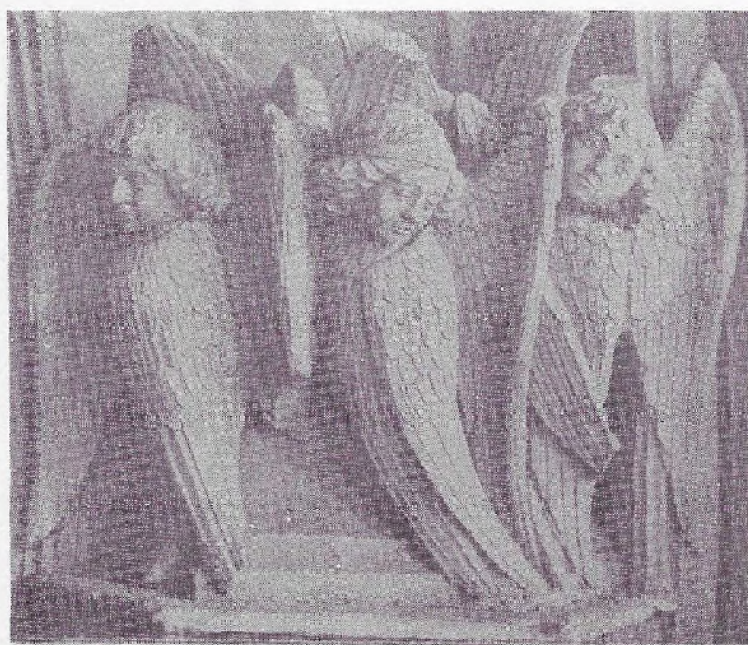


Fig. 33 — Séraphins

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail septentrional — Voussure externe : Détails



Fig. 34 — Anges porteurs de fleurs



Fig. 35 — Anges chanteurs

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail central

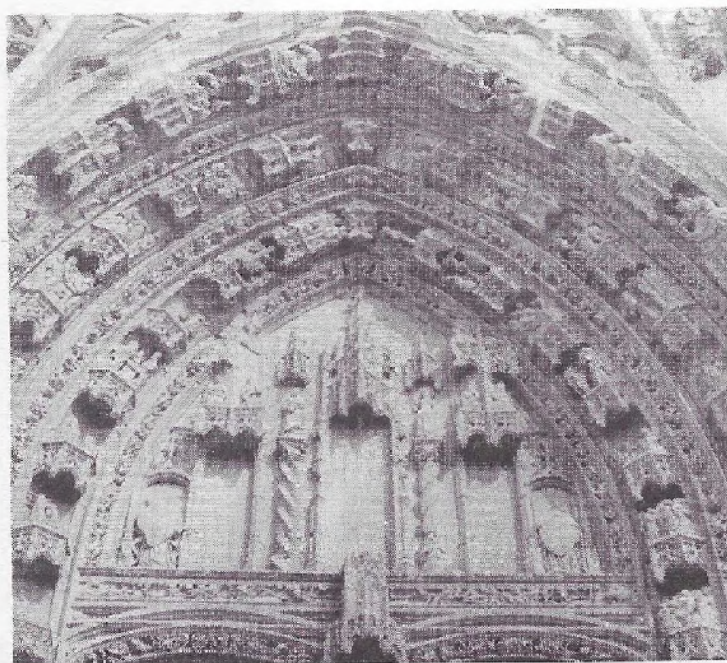


Fig. 36 — Archivolt et tympan

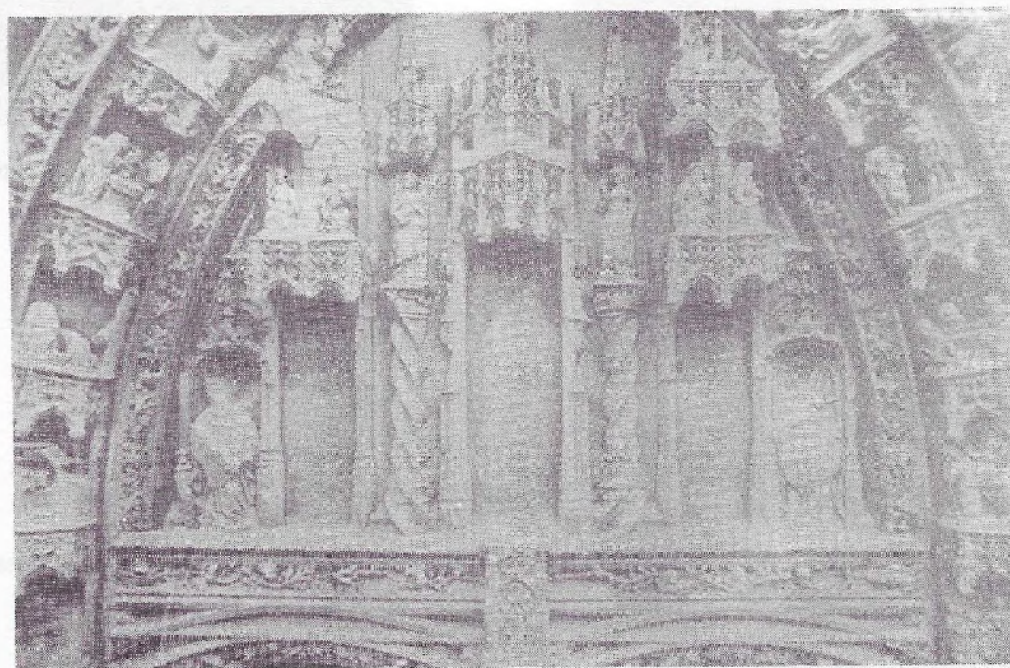


Fig. 37 — Détails du tympan :
L'Eglise, La Synagogue, Les quatre évangélistes

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail central

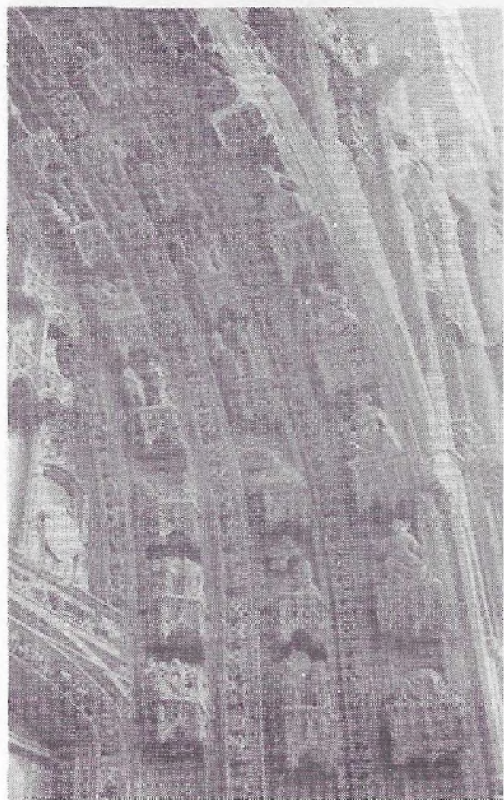


Fig. 38

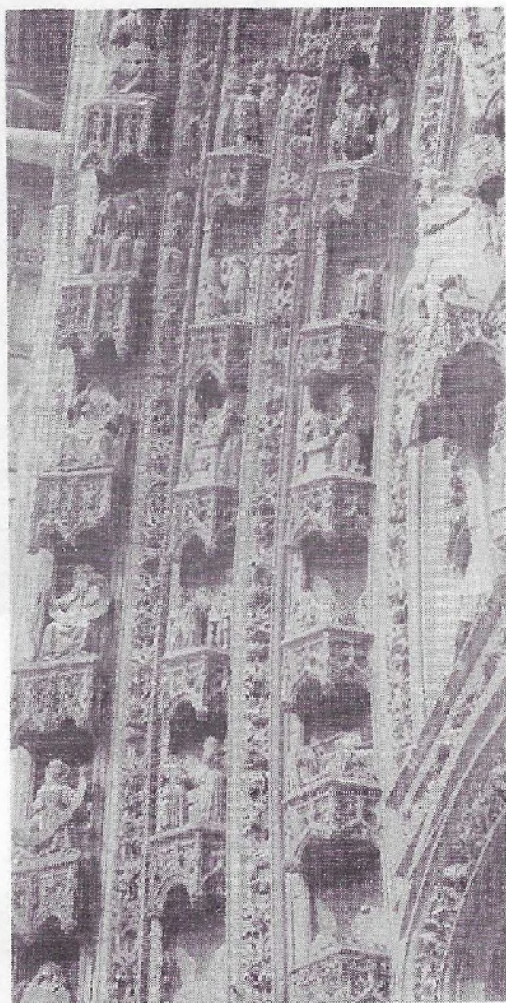


Fig. 39

- Voussure extérieure : Les Prophètes annoncent les événements
de la vie du Christ
Voussure médiane : Préfiguration de la vie du Christ par des scènes
de l'Ancien Testament
Voussure interne : Scènes correspondantes de la vie du Christ

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail central — Quelques détails des voussures



Fig. 40 — Le Prophète Michée



Fig 41 — La Nativité
En haut l'Adoration des Mages

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail Central

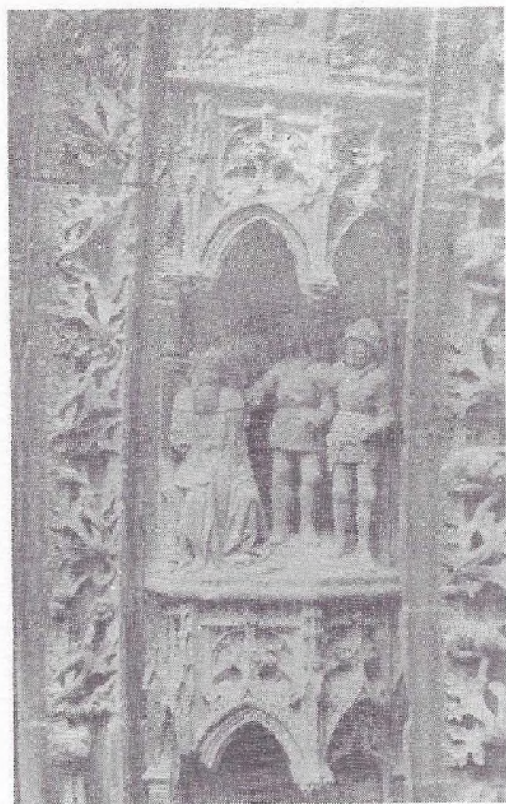


Fig. 42 — David reçoit l'eau de la citerne de Bethléem

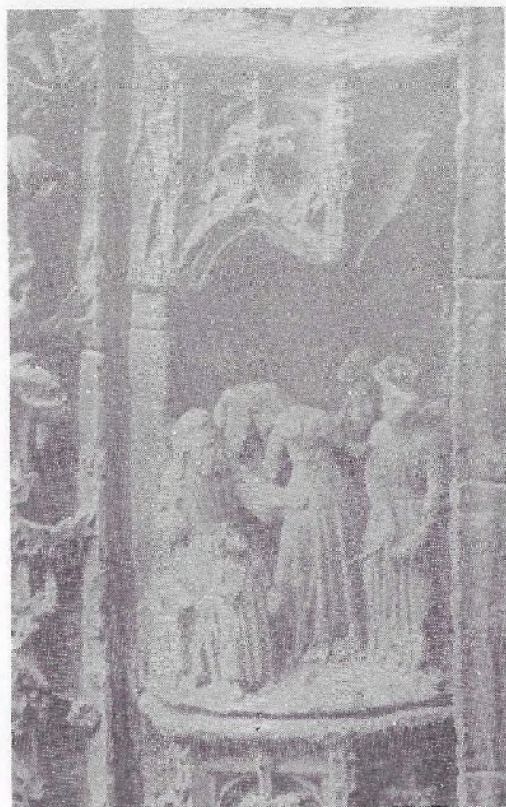


Fig. 43 — Moïse enfant, fait tomber la couronne du Pharaon



Fig. 44 — Jésus aux Limbes

SAINT-MAURICE DE VIENNE

Portail central



Fig. 45 — Le Prophète Sophonias

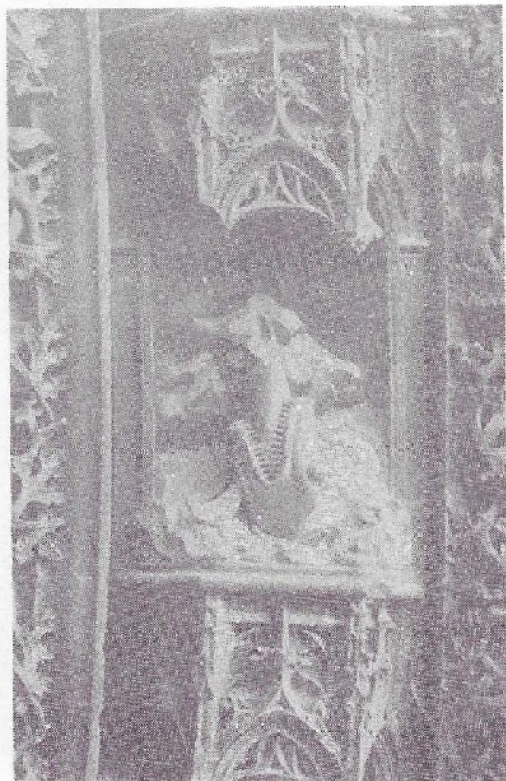


Fig. 46 — Jonas rejeté par la baleine



Fig. 47 — Façade de l'église de Ville-sous-Anjou



Fig. 48 — Détail de la façade

le Hardi pour Saint-Antoine dont la fête avait coïncidé avec sa naissance. (4)

L'église construite à la fin du XI^e siècle et consacrée par Calixte II fut remplacée au XIII^e siècle par une église gothique qu'on construisit assez lentement ; les travaux en furent même interrompus. Mais dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, une impulsion nouvelle est donnée aux travaux de l'église en même temps qu'à l'achèvement de plusieurs lieux réguliers. Le gros mur extérieur qui soutient la façade est achevé en 1411. Un document daté de 1419 cite le nom de Jean Roberti, citoyen d'Avignon et « maître es œuvres du Château de Tarascon et de l'église Saint-Antoine-en-Viennois » ; peut-être contribua-t-il à l'élaboration de la façade, probablement bâtie de 1425 à 1450 et qui constitue un type de façade dans laquelle se mêlent les influences lyonnaises, méridionales et même italiennes.

Vers 1450 deux personnages importants président aux destinées de l'Abbaye :

- l'Abbé Humbert de Brion (1438-1459) ; de son temps « l'ordre atteignit un très haut degré et jouit d'une tranquillité parfaite » ;
- l'Ouvrier Vulturis Guillaume (1450-1472) — on qualifiait d'ouvrier le religieux qui avait la haute intendance des fonds destinés aux travaux — et c'est sous son administration que furent entrepris les travaux de la grande façade. La période était d'autant plus favorable que de nombreuses aumônes princières facilitèrent les travaux.

Le nom d'Antoine Le Moiturier apparaît alors dans notre étude. Nous avons déjà constaté la présence de ce sculpteur à Avignon où il était né et où il était occupé en 1463 à la construction d'un retable pour l'église Saint-Pierre. Il semble qu'il ait quitté Avignon vers 1462 ; pour aller où ? Peut-être à Saint-Antoine ; un acte des Archives de la Côte-d'Or nous apprend que c'est à Saint-Antoine où « il travaillait avec zèle à la gloire de son Saint Patron » que les émissaires du Duc de Bourgogne, en mai 1462, sont venus chercher Le Moiturier pour achever le tombeau de Jean sans Peur ; d'autres actes y attestent sa présence en 1461 - 1462 - 1463 ; probablement de 1452 à 1463 fit-il de fréquents séjours et des voyages à Saint-Antoine. La réputation de « Maistre Anthoniet » est telle qu'il est qualifié de « Notable et expert bon ouvrier ». Puisque sa présence est certaine à Saint-Antoine, que peut-on lui attribuer ? Aucun document ne nous

(4) Nous connaissons l'existence de plusieurs pèlerinages du duc Philippe le Hardi à Saint-Antoine-en-Viennois : en juin 1365, en mai 1376, en mai 1383, en octobre 1387.

permet une affirmation catégorique. Une étude détaillée de l'ensemble des sculptures de la façade nous permettra-t-elle de porter un jugement ?

FAÇADE DE SAINT-ANTOINE

DESCRIPTION :

L'Inventaire des Titres de l'Abbaye au XVII^e siècle signale dans les anciennes archives de l'Abbaye l'existence d'un « parchemin sur lequel a esté désigné le portail de la grande église de cette abbaye, en son entier, par le maistre architecte qui a commencé le portail ». Mais ce document n'a pu être trouvé, aussi en sommes-nous réduits à des suppositions ; de plus, le projet proposé a-t-il été suivi intégralement ?

La façade se compose de deux étages de constructions :

- dans la partie inférieure : le grand portail s'ouvrant sur la nef principale — les deux portes dans l'axe des bas-côtés — les deux fenêtres éclairant deux chapelles latérales ;
- à l'étage supérieur : une balustrade à claire-voie et surtout la fenêtre de la grande nef. (f. n° 21)

L'importance accordée aux arc-boutants, la tendance à l'horizontalité constituent une empreinte de l'influence italienne qui s'est manifestée à Saint-Antoine. Mais le remplage des fenêtres, les voussures et le tympan des portes, les gâbles et les pinacles, tout cela est du plus pur style flamboyant.

LE GRAND PORTAIL

34 ou 36 figures en pied ornaient les tympan, les embrasures et les pinacles des contreforts (14 pour le portail central, 10 ou 11 pour chaque côté).

Un seul débris subsiste : une statue de femme mutilée de la tête, mais encore en place dans le gâble de la porte de gauche.

D'après la tradition, et cela paraît très probable, une grande statue de Saint-Antoine ornait le trumeau qui soutient le tympan du portail. Il s'agissait probablement de Saint Antoine représenté sous l'aspect d'un vieillard barbu, vêtu de la robe de bure à capuchon des moines de son ordre ; ses attributs usuels sont alors : le tau — la crosse abbatiale — la clochette — le cochon (les Antonites élevaient des porcs et ceux-ci jouissaient d'une liberté dans le village et les terrains communaux) — les flammes du feu Saint Antoine. Le XV^e siècle semble marquer l'apogée du culte de Saint Antoine. Et nous pouvons très bien imaginer la statue du grand portail assez voisine de celles que l'on trouve encore en Bourgogne où il y a une série iconographique assez abondante de statues de Saint Antoine Ermite.

Dans les embrasures de chaque côté des trois portes ou sur les arêtes des contreforts étaient probablement représentés les douze Apôtres. Enfin les quatre consoles surmontées de dais de chaque côté de la grande fenêtre supportaient peut-être les statues des quatre Pères de l'Eglise latine.

Le tympan central, au-dessus du linteau du portial, aurait été orné de trois statues abritées sous trois dais d'inégale hauteur : le Christ, la Vierge et Saint Jean-Baptiste.

Dans la porte centrale trois archivoltes encadrent le tympan. Au sommet de la deuxième archivolte, nous voyons le Père Éternel, drapé dans un large manteau, sans couronne, portant le globe du monde dans sa main gauche et nous devinons un geste de bénédiction de la main droite levée (main brisée).

De chaque côté de Dieu, dans les voussures centrales et supérieures sont placés 72 anges, deux par deux ; dans la voussure inférieure douze statuettes qui représentent sans doute les personnages de l'Ancien Testament. (f. n° 22)

Remarquons la progression : six personnages dans la voussure inférieure, huit groupes de deux personnages dans la voussure médiane ; dix groupes de deux personnages dans la voussure extérieure, des petits dais surmontent chaque groupe et servent de base au groupe supérieur.

VOUSSURE INTERNE

Les douze personnages assis dans l'attitude traditionnelle des patriarches et des prophètes annoncent le thème du jugement dernier. Seuls Moïse et David peuvent être identifiés de façon certaine.

(NOTE : S'ils ne font pas partie de la liste « officielle » des prophètes, ils leur sont très souvent associés : Moïse comme préfigure du Christ et David comme ancêtre du Rédempteur).

Moïse est assis ; il tient de ses deux mains les tables de la Loi et semble les montrer à ceux qui le regardent en perspective par dessous ; il a l'air très grave, presque dur. Les cornes de son front apparaissent nettement. (f. 23)

David est à demi-agenouillé ; son genou droit repose à terre ; de la main droite, il tient, soit une harpe, soit un phylactère large et rigide sur lequel il s'appuie. Sa grande barbe frisée lui retombe sur la poitrine, (f. 24)

L'ampleur des vêtements, la représentation accusée des traits du visage, la barbe ondulée et assez longue, l'impression un peu trapue, accentuée par la pose des personnages, dérivent directement de l'art bourguignon.

VOUSSURES MEDIANE ET EXTERNE

36 groupes de deux petits anges — séraphins à trois paires d'ailes ou chérubins à deux paires d'ailes — debout, les ailes ouvertes, entouraient Dieu le Père. (f. 25 et 26)

Il est dommage que les ravages des Huguenots, puis le temps, aient abîmé plusieurs de ces motifs ; nous remarquons en effet, surtout dans les statuette de la voussure extérieure, que certains dessins des ailes semblent assez grossiers. On a l'impression que le motif d' « empennage » a été détruit ; le vent et la pluie ont rongé la mollasse, dans les parties les plus exposées aux vents d'Ouest qui soufflent assez violents dans cette région.

L'impression de grâce et d'élégance qui s'en dégage est la marque d'un esprit touché par l'influence italienne du Quattrocento et par la facilité méridionale.

Mais d'autres détails sont caractéristiques de l'influence bourguignonne : les amples draperies aux larges plis et l'emploi d'étoffes plus lourdes donnant des plis aux cassures assez profondes — le mouvement des bras ramenant le vêtement pour en cacher le corps — l'expression des visages au réalisme énergique — les poses à la fois hardies et naturelles des personnages — leur air extraordinairement vivant — la facture large, puissante et souple — tout cela rappelle d'une manière frappante les fameuses statuette des « pleurants » qui ornaient les tombeaux de Philippe le Hardi et Jean sans Peur.

L'étude de la représentation des ailes et celle des techniques de la chevelure : chevelure longue et déroulée où chaque ondulation est relevée d'une bouclette au crochet et que l'on trouve dans de si nombreuses vierges ou angelots bourguignons du XV^e siècle, tout cela accentue encore l'expression vivante des personnages.

Pourquoi tous ces anges, debout, les ailes ouvertes, entourent-ils Dieu le Père ? Un des rares mystères provençaux conservés est celui de Saint-Antoine-en-Viennois ; si l'on regarde la marche du Mystère, on voit que la scène s'ouvre par le chant des anges qui montent en paradis et qui entoureront ensuite Dieu pour intercéder en faveur de l'âme de Saint Antoine. (f. 25 et 26)

Le sculpteur s'est-il inspiré de ce Mystère qu'il pouvait connaître ou a-t-il été plutôt attiré par ce thème de l'ange et la richesse de l'élément décoratif qu'il constitue ? Le rôle de Le Moiturier a été très important dans ce développement de la représentation des anges, notamment l'essaim des anges-oiseaux.

Cette recherche de décoration constituée par l'ample et élé-

gant mouvement des six ailes des séraphins, nous le retrouvons à Saint-Maurice-de-Vienne, utilisé d'une façon plus systématique dans la voussure inférieure du portail septentrional.

Si on ne peut attribuer d'une façon catégorique ce travail à Le Moiturier, l'élégance de la sculpture et la recherche des expressions nous convient à lui attribuer la direction des travaux.



SAINT MAURICE DE VIENNE

L'origine de l'église Saint-Maurice reste assez obscure ; peut-être le premier monument élevé fut-il une petite église souterraine dédiée à Saint Maurice et construite par l'Evêque Eolde vers 700. Entre 1030 et 1070, l'Archevêque Léger aurait fait édifier une plus grande église, consacrée en 1107 par le Pape Pascal II.

Puis diverses réfections et transformations eurent lieu, si bien que l'on peut distinguer dans l'édifice trois phases successives :

— Les sept premières travées en partant du chœur jusqu'à la hauteur du triforium datent du milieu du XII^e siècle ; les voûtes ainsi que l'abside et ses chapelles sont du XIII^e siècle.

— Les quatre dernières travées de la nef ont été édifiées au XV^e siècle.

— A la fin du XIV^e siècle on commença l'édification de la façade et ces travaux durèrent plus d'un siècle. D'une largeur de 37 mètres, d'une hauteur de 32 mètres en sa partie médiane et 40 mètres au sommet des tours, cette vaste façade est mise en valeur par le parvis en forme de terrasse qui en constitue le soubassement ; cette disposition était commandée par le terrain.

L'ordonnance architecturale en comprend trois étages principaux :

— celui de trois portails surmontés de leur gâble ;

— celui de la grande baie éclairant la nef et des fenêtres latérales ;

— celui de la galerie supérieure qui rejoint les deux clochers.

Dans la partie inférieure, nous trouvons une similitude très nette avec la façade de Saint-Antoine-en-Viennois, dans la disposition des portails surmontés de gâbles identiques, celui du centre s'élevant à mi-hauteur de la façade ; mais les portails latéraux n'ont qu'une voussure à Saint-Antoine et en ont deux ici.

La porte méridionale est la plus ancienne ; les travaux peuvent être datés des années 1380 à 1400, sous la direction du maître d'œuvre Ginet de l'Arche qui établit probablement en même temps le soubassement de la façade jusqu'à une hauteur de 1 m 80. Une confirmation de cette date peut nous être donnée par la présence, au sommet de la première voussure, d'un écu portant les armes de Robert de Genève, Pape de 1378 à 1393 sous le nom de Clément VII.

Puis l'on décora la porte septentrionale, où nous trouvons toute l'élégance de l'art du XV^e siècle et c'est probablement par la porte centrale que s'acheva la décoration de la façade ; nous y reconnaitrons en effet certains détails : colonnettes torsées du tympan et dessin des portes en anse de panier qui annoncent l'art de la Renaissance.

Au milieu du XVI^e siècle, la façade de Saint-Maurice devait constituer un magnifique ensemble d'une très grande richesse et on comprend qu'ait été attirée l'attention des bandes de soldats huguenots qui, sous la conduite du trop célèbre baron des Adrets dévastaient Savoie, Dauphiné et Vallée du Rhône.

Le baron des Adrets est à Vienne le 15 mai 1562 et, à plusieurs reprises, lors de ses incessants voyages, il s'y arrête : le 15 septembre — le 19 octobre — en novembre 1562 — en janvier 1563 — en 1567 et 1568, les massacres reprennent.

Le spectacle fut sans doute identique à celui que nous présente la gravure reconstituant le sac de la Primatiale Saint-Jean ; à l'aide de cordes, on dut abattre les statues les plus hautes et la statue en bronze doré de Saint Maurice qui se dressait au-dessus du portail ; certaines statuette qui ornaient les voussures du portail furent décapitées et celles qui se nichaient dans les embrasures des portes furent ôtées et brisées.

PORTAIL MERIDIONAL

Sa décoration date de la fin du XIV^e siècle ; deux archivoltas entourent le tympan : celui-ci est occupé par trois niches, privées de leurs statues, surmontées de dais architecturaux et encadrées par six jolies petites statuette que surmontent de petits dais très effilés ; peut-être la scène de l'Ascension avec figure centrale du Christ était-elle représentée. Trois fines bordures sculptées de feuilles de chou frisé complètent la décoration : l'une encadrant les voussures. l'autre le tympan et la troisième la porte de bois rectangulaire. Les quatre statues des pieds-droits ont disparu ; on a placé là une statue dont la tête est mutilée et qui n'appartenait certainement pas à ce portail (la taille et le style des draperies nous en fournissent la preuve). (f. 27)

Les deux voussures sont richement ornées, la voussure interne par huit statuette de prophètes, la voussure externe par huit groupes de deux anges.

VOUSSURE INTERNE

Les prophètes assis sur des trônes tiennent entre leurs deux mains une longue banderole, symbole des paroles qu'ils ont prononcées ; seul le prophète du bas à droite montre du doigt un

livre. Si aucun signe distinctif ne permet de placer un nom sur chaque figure, chacun des personnages a pourtant une physionomie bien particulière :

- Orientation plus ou moins marquée du mouvement de la tête ;
- Cheveux ou barbe au tracé particulier ; surtout les pinceaux ondulés de la barbe à double pointe du prophète du second registre à droite ;
- Silhouette assez trapue de ces personnages assis ;

Si ces types sont assez courants à la fin du XIV^e siècle, il y a cependant ici une recherche certaine de la part de l'artiste. (f. 28)

VOUSSURE EXTERNE

Tous les anges sont vêtus d'une aube sur laquelle est posée une dalmatique retenue par un fermoir ; ils portent donc le costume liturgique. (f. 28)

Leurs visages sont expressifs : air sérieux ou grave qui s'ajoute à un air de grande jeunesse ; remarquons les joues gonflées de ceux qui soufflent dans un instrument de musique ; les visages plus lisses des anges s'opposent aux traits marqués et accentués et aux rides des prophètes.

Il semble que nous pouvons voir ici une influence des anges musiciens flamands ; or nous connaissons l'existence d'artistes flamands à la cour des Ducs de Bourgogne à la fin du XIV^e siècle ; il ne semble pas impossible que, grâce aux libéralités de Robert de Genève, un groupe d'artistes soit venu de Bourgogne pour travailler à ce portail.

PORTAIL SEPTENTRIONAL

Aucun renseignement ne nous permet de dater d'une façon précise l'exécution des sculptures qui ornent le portail septentrional. Cependant, une étude un peu détaillée indique une date postérieure à celle de l'exécution du portail méridional : en effet, si nous comparons les petits dais architecturaux qui encadrent les statuettes, nous voyons que la décoration : arcatures tribolées surmontées de pinacles à crochets et fleurons — est ici bien davantage fouillée ; le ciseau du sculpteur a réalisé un travail plus savant, plus compliqué, caractéristique du gothique flamboyant du milieu du XV^e siècle. De même, le linteau, les encadrements de la voussure, du tympan et de la porte sont ornés de guirlandes de chardons, feuilles de vignes, de choux frisés d'une très grande finesse et d'une élégance d'exécution remarquable. (f. 29)

Le tympan présente la même composition qu'au portail sud : trois grandes niches, encadrées de petits groupes de figurines.

La scène représentée était très certainement l'Assomption de la Vierge, car deux séraphins aux ailes allongées soutiennent une couronne. (f. 30)

Les deux voussures contiennent chacune huit groupes de statuettes, mais ici — et c'est ce qui constitue la plus grande originalité de ce portail — seuls des anges sont représentés.

VOUSSURE INTERNE

Vingt-quatre bustes de séraphins réunis trois par trois ; les séraphins sont les anges à six ailes qui se tiennent autour du trône de Dieu. Du corps de ces anges seuls sont visibles ici les visages et quelquefois les mains ; mains jointes ou croisées sur la poitrine en un mouvement de prière ou main qui écarte l'aile du voisin afin de ne rien perdre de la vue (voussures de gauche — 1 et 4) ; un pied ou un morceau de la jambe apparaît aussi parfois sous l'aile (voussure de gauche).

Ce sont surtout les visages qui sont expressifs : visages d'enfants qui, loin de rester impersonnels ou figés, témoignent de sentiments différents : ici un sourire — là un air grave, réfléchi — une moue de tristesse — un air soucieux — une expression de souffrance ou d'affliction (voussure de droite) — un mouvement de tête qui se baisse, se lève ou se détourne.

Les coiffures sont élégantes : les cheveux ondulés sont, soit retenus par un bandeau, soit retournés sur les oreilles elles-mêmes dissimulées.

Tout cela constitue un ensemble d'une vie étonnante — et les mouvements des ailes s'unissent à cette vie ; elles s'allongent ou se replient, accentuant l'impression d'élégance ou de souplesse : « leurs pointes surtout, par l'aspect frémissant et souple de leurs courbes donnent aux chérubins l'apparence du moineau qui sautille ou s'envole dans un bruissement d'ailes ». (5) (f. 31, 32, 33)

VOUSSURE EXTERNE

Seize anges par groupes de deux complètent ce « radieux cortège » autour de la Vierge. Quatre anges sont des enfants de chœur, les autres sont des musiciens ou des chanteurs.

Les plus originaux semblent être ceux du troisième registre :

Deux anges, la tête couronnée de fleurs, sont tournés l'un vers l'autre. Celui de gauche vêtu d'un grand manteau, tend une couronne à son voisin. Celui-ci vêtu d'une chasuble fendue sur les côtés, une ceinture tombant à la taille, les pieds écartés, tient une brassée de fleurs. Les visages aux traits enfantins accentuent l'expression gracieuse de cette scène. (f. 34)

(5) Jeanne Villette : « L'Ange dans l'Art Chrétien d'Occident » p. 148.

L'ange de gauche, vêtu d'une chasuble à manches longues, déroule un long manuscrit sur lequel est inscrite une partition musicale ; l'ange de droite a le corps recouvert de plumes analogues à celles de ses ailes. Une couronne de lauriers sur le front, une ceinture de branchages, un manteau agrafé sur les épaules et rejeté en arrière, le mouvement de jambes croisées, le visage assez particulier, tout l'ensemble de ce personnage qui semble déchiffrer la musique, constitue pour nous une énigme. (f. 35)

L'étude détaillée de cette porte montre un ensemble d'une grande élégance qui est l'œuvre d'un sculpteur fort habile. Faute de documents apportant une preuve, que pouvons-nous conclure de la personnalité de celui qui a conçu ce programme décoratif et l'a exécuté ou fait exécuter ?

La présence des anges en costumes liturgiques et jouant d'un instrument de musique correspond parfaitement au tempérament flamand et les exemples — en peinture comme en sculpture — sont nombreux, sans oublier l'exemple du portail sud que nous venons d'étudier. Il est normal que, par le courant des ateliers bourguignons, ce thème ait gagné la Vallée du Rhône comme il s'est répandu au XV^e siècle dans le reste de la France.

Mais, ce qui est plus nouveau, c'est qu'au chœur des anges-musiciens se mêle ici le chœur des anges-oiseaux — anges adoreurs, dont le rôle est purement contemplatif — thème dont s'est emparé l'art italien du Quattrocento, transformant les anges en de petits enfants aux joues rebondies : les « putti ».

On pourrait donc dire que se mêle à la décoration de Saint-Maurice, un certain souffle de l'esprit italien ; mais ce serait oublier la décoration de la voûte des Célestins d'Avignon et le groupe des dix anges-oiseaux qui entourent la clef de voûte du Père Éternel, clé de voûte qui est l'œuvre du sculpteur Perrin-Morel et datée de 1396.

Plutôt qu'une influence italienne assez hypothétique, il nous paraît plus sage d'affirmer l'existence d'un double courant qui, remontant la Vallée du Rhône, amène d'Avignon et de Provence une élégance, une douceur, qui s'associent harmonieusement au réalisme et à la vigueur d'expression de l'art bourguignon.

Il semblerait que, si Le Moiturier a travaillé à Vienne, ce soit dans les sculptures du portail septentrional qu'on puisse retrouver sa trace.

PORTAIL CENTRAL

Le portail central, par la grande richesse de sa décoration, retiendra à son tour notre attention. (f. 36)

Le tympan surmonte deux portes en anse de panier, le long desquelles court une frise d'une très grande richesse décorative, frise que l'on retrouve encadrant le tympan, la voussure inférieure et la voussure médiane : chardons, feuillages, fleurs, aux

lignes découpées et contournées se mêlent à des animaux fantastiques ; quelques petits personnages ça et là ajoutent à l'impression vivante qui se dégage de cette décoration exécutée avec une recherche minutieuse.

On pense que la statue de Saint Maurice était adossée au tympan, tandis que l'ordonnance du tympan aurait été dirigée par la représentation du Christ en Croix, entouré de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi, personnifiées par la Synagogue à droite du Christ et l'Eglise Triomphante à gauche du Christ. (f. 37)

De chaque côté, quatre personnages assis ; trois tiennent entre leurs mains une banderolle, le quatrième une sorte de bonnet. On peut voir ici la représentation des quatre Evangélistes : celui de gauche, le seul imberbe, personnifiant Saint Jean.

A droite et à gauche, en bas, deux anges portent des écussons — malheureusement trop mutilés pour que la lecture des armoiries sculptées y soit possible (cela nous aurait probablement donné une indication de date).

Dans la voussure externe sont les prophètes qui ont annoncé les événements de la vie du Christ ; dans la voussure médiane, la pré-figuration de la vie du Christ par une scène de l'ancien Testament ; dans la voussure interne, la scène de la vie du Christ correspondante. (La lecture de « l'histoire » ainsi racontée se fait en commençant par la gauche de bas en haut et se continue par la droite, de haut en bas). (f. 38, 39)

Décrivons quelques-uns parmi les plus caractéristiques de ces groupes sculptés :

Michée (voussure externe gauche — 2^e registre).

Ce prophète, au visage expressif avec ses lèvres épaisses, le capuchon relevé sur sa tête tonsurée, est revêtu d'un costume monacal. Sa taille assez fine resserrée par une ceinture contraste avec le mouvement des jambes aux genoux écartés et l'ample courbe décorative de la banderole, dont la partie gauche est brisée ; les paroles inscrites : « egredietur qui sit Dominator in Israel » annoncent la naissance du Christ à Bethléem. (f. 40)

La Nativité (voussure interne gauche — 2^e registre).

La Vierge, tête et mains brisées, et Saint Joseph, le haut du corps mutilé, sont agenouillés devant l'Enfant Jésus ; celui-ci, dont la tête a été très abîmée, est couché sur une gloire. En arrière sont le bœuf, la tête tournée vers Jésus, et l'âne qui mange du foin. Cette scène, pleine d'une poésie toute familière, est aussi d'un travail très recherché : remarquons l'élégance de la longue chevelure bouclée qui couvre les épaules de la Vierge. On y retrouve l'influence de la peinture flamande de même que dans la lumière qui rayonne autour du corps de Jésus. (f. 41)

David reçoit l'eau de la citerne de Bethléem (voussure médiane gauche, 3^e registre). (f. 42)

David, assis sur son trône, accueille les trois soldats ; il a le visage jeune, la barbe régulière. Le personnage du premier plan a disparu, on ne trouve que la trace de son pied ; il dissimulait son compagnon dont les vêtements sont sculptés d'une manière plus grossière que chez le soldat de droite ; celui-ci nous intéresse pour son costume qui était celui de l'armée des Bourguignons au milieu du XV^e siècle.

Moïse enfant fait tomber en jouant la couronne du Pharaon et subit l'ordalie des charbons ardents (voussure médiane gauche, 5^e registre). (f. 43)

Deux hommes au premier plan encadrent un enfant ; l'un tient une sorte de bâton ; une femme, un peu en arrière, tend un bras vers chacun des hommes comme pour intercéder ; sur le sol les débris d'un objet.

Il semble qu'il s'agisse là d'un épisode de la jeunesse de Moïse qui, ayant à choisir entre deux coupes contenant l'une un rubis, l'autre un charbon ardent, choisit, grâce à une intervention divine, la seconde, se justifiant ainsi de l'accusation portée contre lui : avoir failli au respect dû au Pharaon en faisant tomber sa couronne.

Jésus aux Limbes (voussure interne droite, 4^e registre).

Un monstre à la laideur expressive — yeux exorbités — narines écrasées — longues oreilles pendantes — quatre crocs acérés — laisse sortir de sa gueule béante trois petits personnages agenouillés (peut-être Adam et Eve). Le Christ nu, drapé dans un vaste manteau — remarquons l'élégance du mouvement de la draperie — se tient devant le monstre et nous sommes frappés par les dimensions de son corps nettement plus grand que les statuettes des autres registres. Tête et bras ont été mutilés, mais devaient ajouter à l'impression de puissance qui émane de cette représentation. (f. 44)

Sophonias (voussure externe droite, 3^e registre).

Cette statuette de prophète s'affirme d'une façon originale ; c'est certainement le portrait de l'un de ses contemporains que le sculpteur a réalisé ici ; les traits du visage sont très anguleux, les rides accentuées, les lèvres pincées. Le costume est celui d'un marchand (6) : grand bonnet à pan — chape aux col et manches ornés de fourrure — ces bandes de fourrure à stries parallèles sont caractéristiques d'une influence bourguignonne ; nous les avons trouvées aussi à Saint-Antoine. Sophonias est souvent représenté tenant une lanterne ; ici on ne voit plus qu'une bande-

(6) Une comparaison avec la statue de Sophonias à Albi est intéressante : dans les deux cas, Sophonias est un marchand au vêtement orné de fourrure aux manches et au col.

role sur laquelle on peut lire : « ...in die resurrectionis meae... congregabo gentes... Sophonias. iii 8 ». Il annonce donc la Résurrection du Seigneur. Il est souvent associé à Jonas, car l'histoire de tous deux est liée à celle de Ninive. (f. 45)

Jonas rejeté par la baleine (voussure médiane droite, 3^e registre).

Une énorme tête de monstre marin émerge de la mer. De la gueule, aux dents régulièrement acérées, sort le corps d'un homme derrière lequel on voit un rocher. Il ne reste plus grand chose de ce corps d'homme, mais la représentation est traditionnelle et ne nous laisse aucun doute sur l'interprétation.

Jonas est une des préfigures typologiques de la Résurrection que l'on retrouve associées dans la Bible des Pauvres et le Speculum Humanac Salvationis. (f. 46)

Nous aurions pu ne pas nous limiter à la description de ces quelques groupes. Toutes les scènes présentent en effet un intérêt réel ; certaines sont assez abîmées, d'autres encore bien conservées.

Les relations très étroites que nous avons trouvées entre la Bible des Pauvres et l'iconographie de ce portail central paraissent confirmer le fait que c'est bien le Jugement Dernier qui est représenté au tympan ; car « l'économie » de la Bible des Pauvres dispose les scènes du Nouveau Testament qui commencent à l'Annonciation et se terminent au Jugement Dernier ». (7)

L'étude de détail permet donc de dater du dernier quart du XV^e siècle l'ensemble du portail central : costumes de l'époque — sens de la plastique propre à chacune des figures — recherche des effets pittoresques — réalisme des visages — sentiments très fort des valeurs expressives — attitude des groupes de personnages.

En même temps qu'un vrai « récit » d'histoire religieuse se déroule devant nos yeux, nous admirons combien les artistes ont su tirer parti des thèmes qu'on leur proposait ; on sent une idée directrice, mais exécutée par des mains différentes. Tout particulièrement expressifs sont les prophètes (et certaines comparaisons viennent naturellement à l'esprit avec les prophètes de la clôture d'Albi).

Comment jugerons-nous cet ensemble de Saint-Maurice de Vienne ?

C'est une œuvre d'une exceptionnelle beauté, malgré les dégâts que les ans — et surtout les hommes — ont causés à la décoration sculptée.

(7) Emile Male, « L'Art religieux de la fin du Moyen-Age en France », p. 257.

L'étude détaillée nous a montré quelle était la richesse de la décoration iconographique. Chacun des trois portails, avec son caractère très particulier, constitue déjà un tout en lui-même ; mais, avec la juxtaposition des trois œuvres, nous sommes en présence d'un « programme » d'histoire religieuse très complet.

Tout cet ensemble, qui s'est élaboré lentement au long d'un siècle, nous séduit dès le premier regard ; mais nous avons pu approfondir les motifs de cette séduction et l'étayer par l'admiration pour un ouvrage dû à de si habiles sculpteurs. Les équipes de travailleurs qui se succédèrent à Saint-Maurice au cours du XV^e siècle étaient dirigées par des maîtres d'œuvre très compétents qui ont su ordonner leur travail autour d'idées maîtresses.

Qu'il nous soit permis cependant d'accorder une préférence toute particulière aux voussures du portail septentrional qui, avec son chœur d'anges-musiciens et son envol de petits anges-oiseaux, est une des œuvres les plus remarquables produites par l'époque du gothique flamboyant.

Si Vienne était fort bien située pour subir les influences de l'art bourguignon, les artistes ont su transcender ces influences et les personnaliser avec un admirable talent.



LA FENETRE EN OGIVE DE L'EGLISE DE VILLE-SOUS-ANJOU (8)

Cette fenêtre qui domine le portail d'entrée de l'ancienne église, maintenant presque entièrement détruite et à ciel ouvert est malheureusement très abîmée.

On distingue cependant quatre groupes de deux petits anges-oiseaux, encadrant le Christ en croix placé au centre — en dessous, deux anges porte-écusson — puis deux niches vides, surmontées de dais sculptés et soutenues par deux anges porte-console tenant un phylactère.

Ces anges-oiseaux dérivent très certainement de ceux qui décoraient les voussures du portail septentrional de Saint-Maurice de Vienne. (f. 47, 48)



CONCLUSION

La Vallée du Rhône constitue donc, au cours du XV^e siècle, une zone artistique d'une grande richesse. Nous avons vu les influences bourguignonnes se manifester aussi bien à Avignon qu'à Vienne ou Saint-Antoine-en-Viennois.

Nous avons trouvé au cours de notre étude des monuments caractéristiques de l'Art Gothique flamboyant.

(8) A 20 kilomètres environ au sud-est de Vienne.

La décoration sculptée se manifeste avec un très grand luxe de détails dans la recherche des feuillages : choux frisés — charbons acérés — chicorées se mêlent aux feuilles de chêne; d'amples feuilles grasses et souples sont associées aux feuillages déchiquetés, le tout constituant de vraies dentelles entre lesquelles s'ébat parfois un monde familier et étrange d'animaux ou de petits personnages.

Dans l'Eglise des Célestins d'Avignon qui date de la fin du XIV^e siècle, le chœur des anges-oiseaux qui décorent la voûte est très beau et très original. Il a inspiré la décoration des voussures du portail septentrional de Saint-Maurice de Vienne, qui est une œuvre d'une rare élégance ; nous l'avons retrouvé également dans la petite église campagnarde de Ville-sous-Anjou.

Nous avons rencontré le thème des anges-musiciens, cher à l'art bourguignon du XIV^e et du XV^e siècle, dans les voussures des deux autres portails de Saint-Maurice et dans celui de Saint-Antoine-en-Viennois ; les groupes d'anges réunis deux par deux, s'y affirment avec un sens de la monumentalité remarquable. Ils s'intègrent admirablement au cadre pour lequel ils ont été conçus, mais chaque groupe, considéré isolément, a son autonomie et son expression propres.

Cette recherche du pittoresque et des effets plastiques donne aux groupes des prophètes et aux scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament du portail central de Saint-Maurice comme à ceux du portail de Saint-Antoine, une grande puissance d'évocation.



Ainsi la Vallée du Rhône possède-t-elle un ensemble d'œuvres sculptées où la tradition bourguignonne, s'associant au style gothique flamboyant, s'affirme avec une certaine unité.

Antoine Le Moiturier, né à Avignon, qui a travaillé à Saint-Antoine-en-Viennois et Saint-Maurice-de-Vienne, avant de finir ses jours à Dijon, qui a circulé dans toute la vallée du Rhône, est à nos yeux le symbole de cette unité artistique qui, commandée par le lien géographique que constitue le sillon rhodanien, a permis à l'art bourguignon et à l'art provençal de s'associer pour produire des œuvres d'une beauté remarquable.

Et nous avons vu le réalisme, la vigueur, la force bourguignonne se tempérer d'une recherche de grâce et d'élégance due à une ancienne tradition artistique provençale et au tempérament méridional de certains artistes comme Antoine Le Moiturier ; on peut parler à juste titre d'une « manière bourguignonne adoucie ».

L'art du XV^e siècle dans la Vallée du Rhône a su s'assimiler les influences bourguignonnes et les dépasser, constituant un ensemble d'un réel intérêt qui s'intègre admirablement dans l'art français de la fin du Moyen-Age.

Marie-Juliette VERGNAUD-BOUVIER.

VIENNE INCONNUE (suite)

IV - LA RUE DES ORFEVRES...

Avant de pénétrer dans cette rue, nous ferons quelques pas dans la rue du Collège, ex-rue de la Chèvrerie. Au n° 1 nous ne retrouverons dans une tour ronde dont il ne subsiste plus que le toit, la cage d'un ancien escalier à vis complètement transformé comme le reste de la maison ; au n° 5 une porte d'entrée moulurée en berceau, et dans la cour une jolie tourelle accolée contre une maison, c'est tout ce qui subsiste d'un ensemble qui devait être jadis fort intéressant.

La rue que nous allons visiter est certainement parmi les anciennes rues de notre ville celle qui est la plus connue des Viennois, car elle possède deux maisons remarquables souvent signalées aux touristes dans les guides de Vienne. Elle renferme également d'autres vestiges plus modestes de son passé.

Si nous pénétrons dans la cour du n° 2, nous trouvons un ensemble de constructions qui ne manquent pas de retenir l'attention ; l'ouverture d'un escalier à vis large de 1,20 m, a conservé son encadrement et la base de la colonne ses sculptures ; la tour tronquée à son sommet est maintenant complètement engagée dans les maisons ; l'escalier permet d'accéder à des balcons qui ont souffert de transformations peu élégantes. Par contre, les caves sont extrêmement curieuses ; très profondes, voûtées, très vastes car elles s'étendent jusque sous la rue, elles sont construites sur de très gros blocs de 0,80 m sur 0,80 m environ, sans doute d'origine romaine. On y voit surtout une énorme gaine de cheminée qui devait jadis s'élever jusqu'au dessus des toitures. Quelle pouvait-être la destination de cette imposante construction ?

Suivant la tradition la rue doit son nom à la corporation des orfèvres, on pourrait donc supposer qu'un atelier d'orfèvrerie a pu jadis fonctionner à cet endroit, mais c'est sans doute faire preuve de beaucoup d'imagination ! Cette corporation était soumise à de très stricts règlements. Une étude très complète de Pilot de Thorey : « De l'orfèvrerie et des orfèvres en Dauphiné » (in Bulletin de la Société de statistiques et des sciences naturelles de l'Isère - 4^e série) nous en donne une énumération.

Nous rappellerons seulement qu'en Dauphiné, en 1348, le Dauphin de Viennois Jean II et l'évêque de Grenoble, co-seigneurs de la ville, chargeaient les consuls de la surveillance de cette corporation ; qu'en 1565 de nouvelles prescriptions valables pour toutes les villes du Dauphiné furent homologuées par le Parlement de Grenoble : l'épreuve à laquelle était soumise le maître orfèvre, le poinçonnage des pièces produites étaient assurés par deux gardes de la jurande des orfèvres ; enfin qu'en 1786 les orfèvres de Vienne furent soumis à la jurande de Grenoble.

Le même auteur nous cite de nombreux noms de maître-orfèvres viennois :

Jean Guichardon figure dans un acte de 1451 comme « doreur-retier », il avait pignon sur rue près de Notre-Dame-de-la-Vie. Claude, son fils, orfèvre, fut consul en 1496. Nycolas Guichardon est reçu maître-orfèvre en 1556, Jean Girard le 9 janvier 1737. Fagnier Louis Guillaume était venu d'Orléans où son père Guillaume était graveur de la monnaie ; son fils, Joseph Agathe Fagnier lui succéda le 29 avril 1777, etc...

Il y avait à Vienne de très nombreux trésors d'orfèvrerie dans nos églises, la cathédrale et les monastères ayant fait l'objet des libéralités des rois, princes, archevêques ou chanoines et nous apprenons notamment par les archives et par les registres consulaires que la ville de Vienne avait coutume d'offrir aux hôtes de passage, princes, rois de France ou seigneurs de moindre importance, de nombreux cadeaux et de beaux présents en pièces d'orfèvrerie de grande valeur. Ainsi, au roi Charles VI, lors de son entrée dans sa bonne ville en 1389, une nef d'argent achetée au prix de 384 F 4 Gros ; au Gouverneur du Dauphiné, le 11 avril 1401 « présent fait par la ville de 12 coupes d'argent du poids de 12 marcs » ; le 9 juillet 1533, à la reine d'Autriche, Eléonore, deuxième femme de François 1^{er} « un beau vase d'or fin garni au-dessus d'un Phénix brûlant, pesant 2 marcs, 3 onces et 18 deniers, qu'elle reçut de bon cœur en remerciant la ville », et au Dauphin « une riche épée d'or fin avec son fourreau », mais le Dauphin ne vint pas et l'épée fut fondue pour récupérer l'or ; le 20 avril 1574, au Dauphin Henri « un vase d'argent doré pesant 6 marcs ». La liste pourrait en être indéfiniment prolongée ! (cf. Pilot de Thorey op. cit. et Charles Jaillet - Histoire consulaire de Vienne XV^e - XVI^e s. T. 1).

Sauf pour la nef d'argent offerte au roi Charles VI, acquise en Avignon, nos recherches ne nous ont pas permis jusqu'à maintenant de connaître la provenance de ces somptueux présents, mais on peut supposer que les consuls passèrent souvent commande aux orfèvres viennois. Par contre nous savons seulement — triste certitude — que lors des guerres de religions les trésors inestimables de la cathédrale, des églises et monastères furent saisis par les chefs huguenots en 1562 et 1567 ! Procédure tenue par Jacques Gabet « sur le recouvrement des reliquaires d'or et



Fig. 49 — Maison natale de Pierre de Boissat

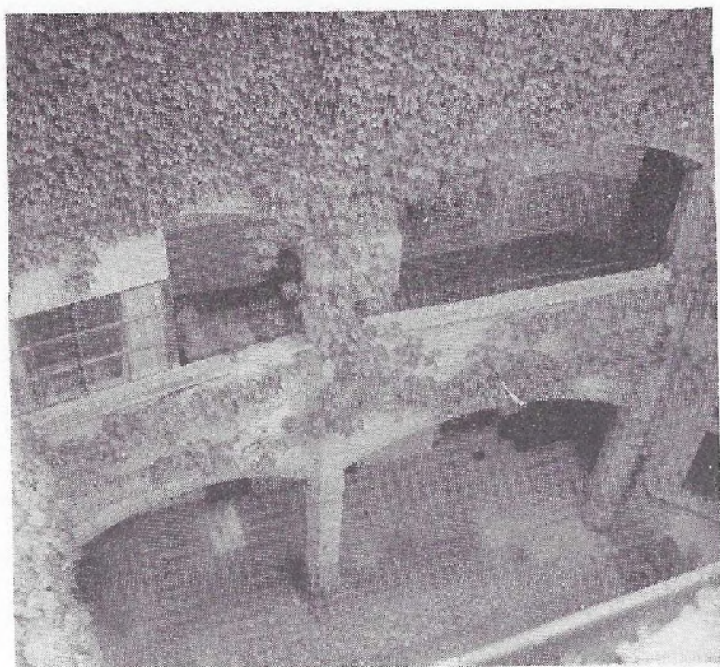


Fig. 50

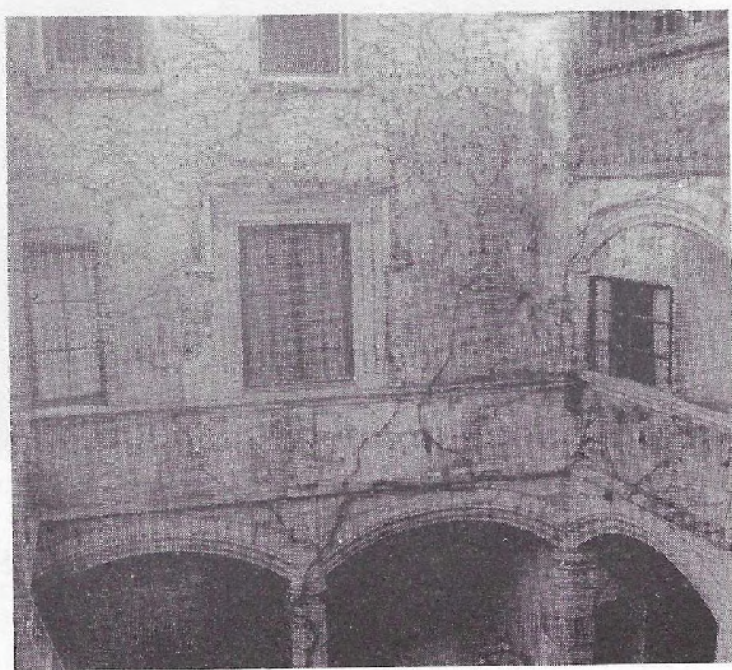


Fig. 51

La cour a retrouvé la belle patine de ses murs et de ses fenêtres
aux meneaux délicatement sculptés et la grâce légère
des galeries et des arceaux

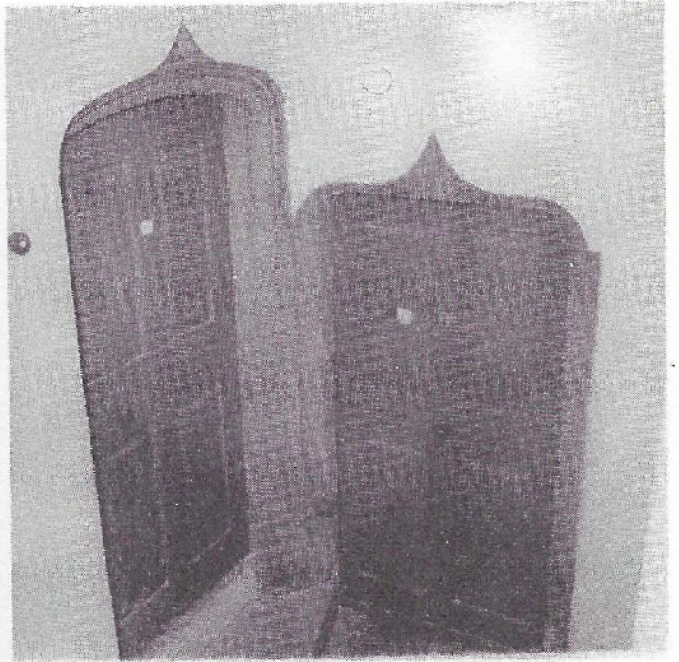


Fig. 52 — Dans l'escalier à vis, des ouvertures de portes délicatement ornées de moulures en accolades...

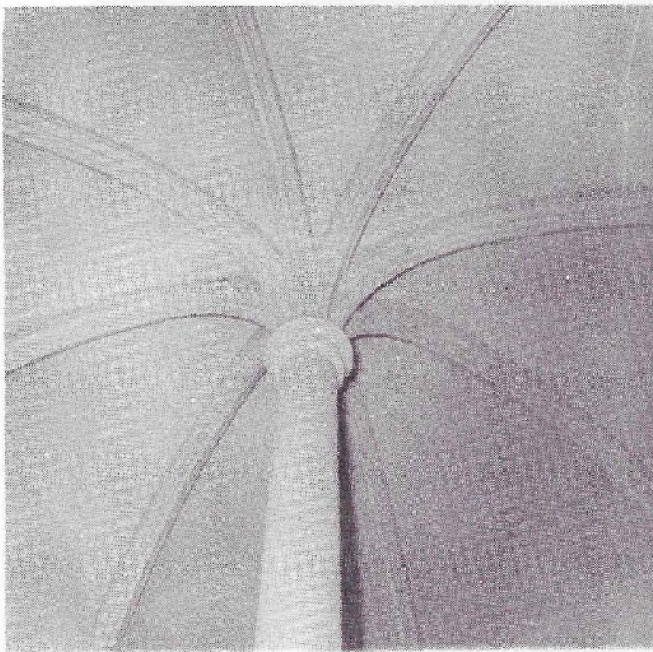


Fig. 53 — la colonne d'une élégante hardiesse

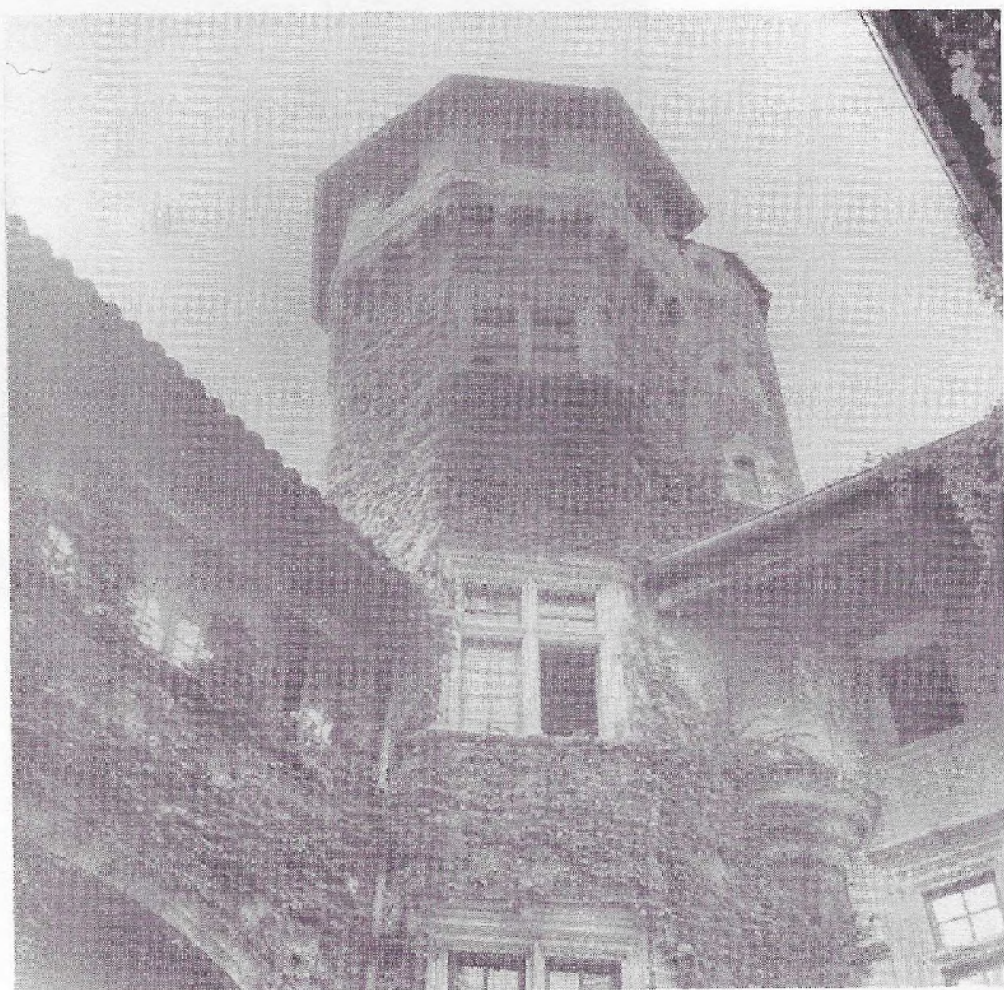


Fig. 54 — La tour de l'escalier

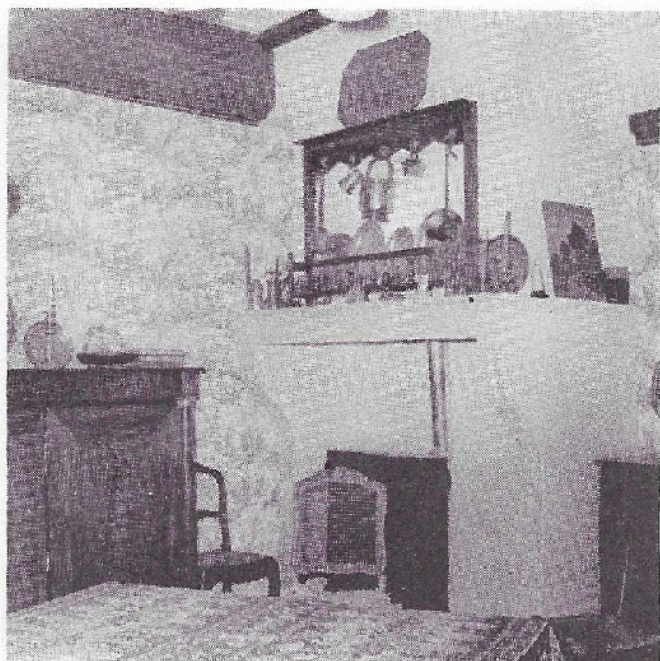


Fig. 55 — Au deuxième étage...

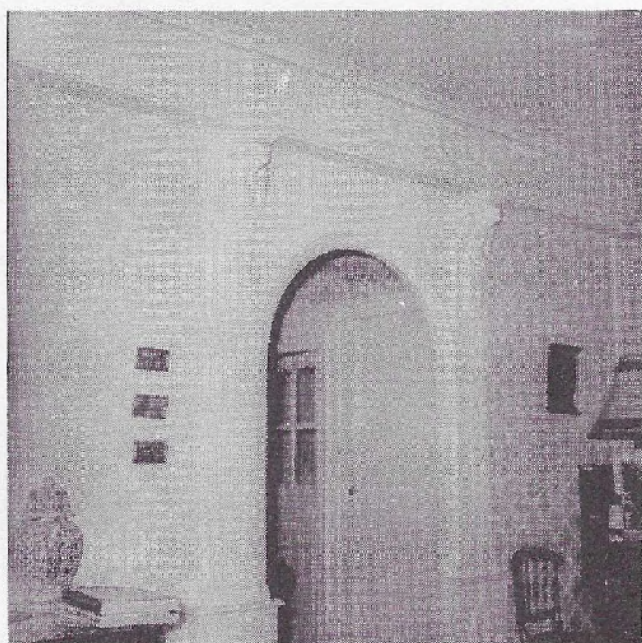


Fig. 56 — ... un décor ancien restauré
avec infiniment de goût



Fig. 57 — Au sommet de la tour...

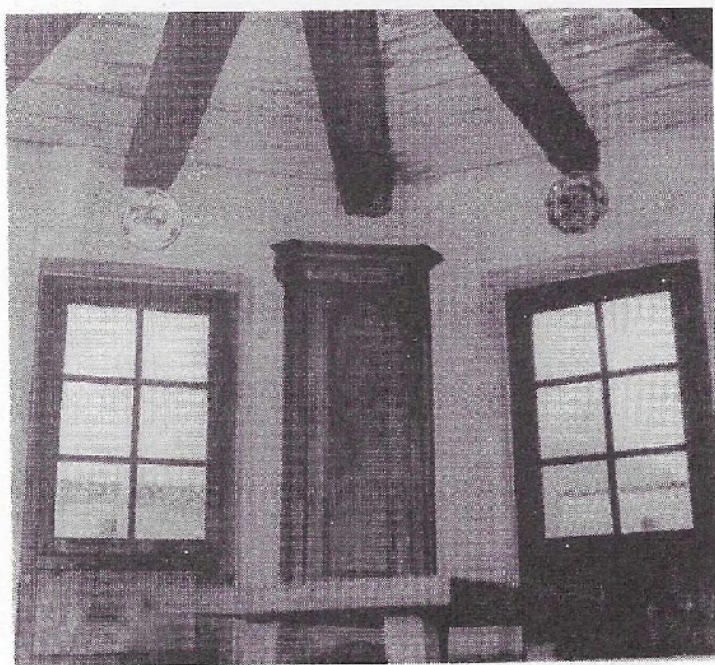


Fig. 58 — ... la pièce terminale aménagée avec art

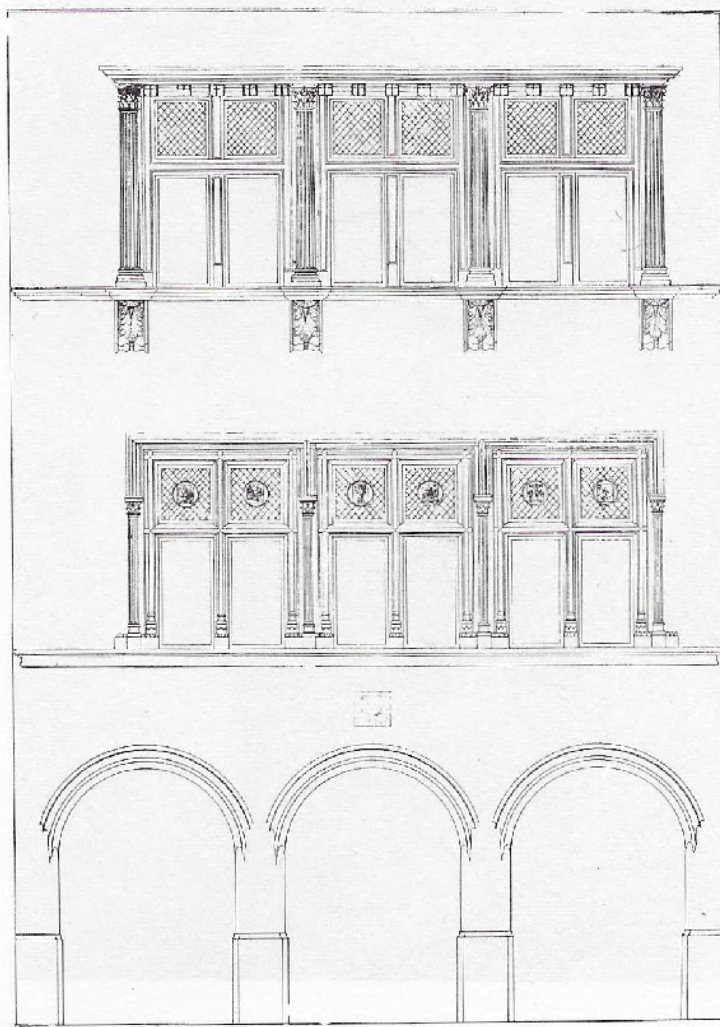


Fig. 59 — Façade dessin d'Etienne Rey (1831)



Fig. 60 — Cette sculpture étrange orne la montée d'escalier



Fig. 61 — Porte d'entrée de l'escalier à vis

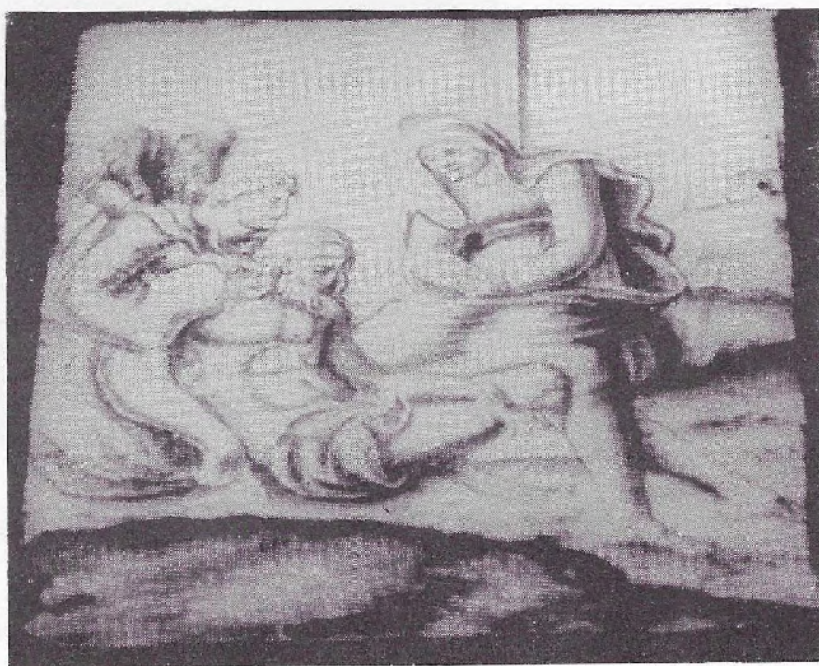


Fig. 62 — Vitrail XVI^e siècle : descente de Croix



Fig 63 — Vitrail XVI^e siècle :
Un saint ermite assis dans une sorte de grotte



Fig. 64 — Le vestibule dont la voûte droite
est ornée de caissons



Fig. 65

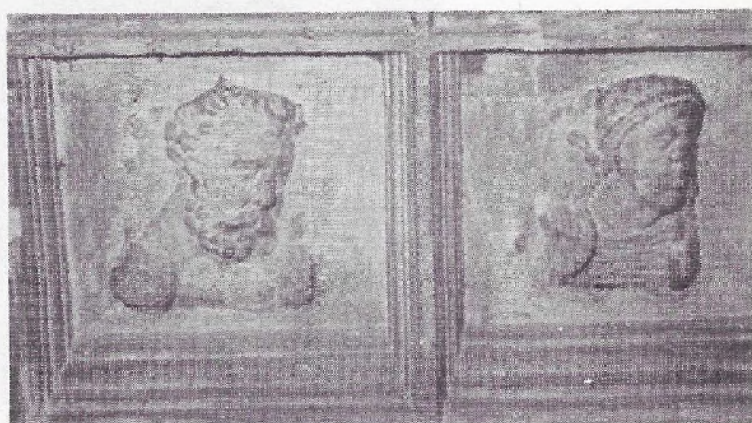


Fig. 66



Fig. 67



Fig. 68

Ces curieuses têtes d'un réalisme truculent



Fig. 69 — Détail de l'une des têtes



Fig. 70 — Détail d'une autre tête

d'argent, retables, calices, plats provenant de la despouille des temples de Vienne ». Au sujet notamment des reliquaires de la cathédrale, sur ordre « a été mandé Nycolas Guichardon orfèvre qui a offert de donner 13 livres, l'un comportant l'autre, ce qui a été convenu comme plus offrant et dernier enchérisseur » à d'autres également tout fut vendu à vil prix pour la fonte des métaux précieux !

Continuons notre promenade. Au n° 8, nous trouvons un escalier à vis, large de 1,10 m dont la colonne est sans base ; il n'offre d'intérêt que par de nombreuses marques de tâcherons figurant, soit des petits carrés réguliers ([]) ou encore la lettre M droite (M) ou renversée (Σ), signe que nous retrouverons en d'autres lieux. De l'autre côté à l'extrémité de la rue, au n° 17, nous trouvons encore au fond du couloir d'entrée un escalier à vis dans une tourelle donnant sur une petite courette. La tour a conservé au premier palier, sur un petit balcon privé, deux fenêtres à meneau, deux autres balcons au deuxième et troisième étage. Là encore, la tourelle semi-ronde a été tronquée au-dessus des toits, et ne conserve plus que deux petites fenêtres avec quelques vestiges de sculptures.

En revenant sur nos pas, nous arrivons à l'immeuble sis au n° 11 dépourvu sur la rue de toute originalité, mais par le couloir d'entrée pénétrons dans la cour qui a retrouvé toute sa splendeur d'antan grâce aux soins éclairés et au patient labeur de M. Jean Hincelin, son actuel propriétaire. Il paraît à première vue superflu de la décrire, mais n'est-ce pas toujours avec un plaisir renouvelé que nous venons admirer, sans nous lasser jamais, la belle patine retrouvée de ses murs, les fenêtres aux meneaux délicatement sculptés, la grâce légère des galeries et des arceaux ? (f. 49, 50, 51).

La plus belle maison de Vienne nous offre également le plus bel escalier à vis dont toutes les ouvertures de portes sont délicatement ornées de moulures droites ou en accolade (f. 52). Au deuxième étage, un appartement a conservé une partie de son décor ancien, il a été restauré récemment avec infiniment de tact et un goût très sûr. Au troisième étage, la colonne d'une élégante hardiesse soutient un beau plafond en palmier dont les huit ogives retombent sur de charmants culots finement ciselés ; de ce palier un petit escalier en spirales s'inscrit dans une tour jumelle éclairée de jolies fenêtres et nous permet d'accéder au palier supérieur dans une petite pièce en cours de réparations dont le plafond est décoré de fines nervures ; enfin les dernières marches et nous sommes au sommet de la tour, pièce terminale aménagée avec art. Par les huit fenêtres de ce véritable mirador le regard embrasse tous les

horizons. Là, comme dans la cour fleurie, « tout est calme et beauté », l'ombre de Pierre de Boissat semble hanter ces lieux bien faits pour la méditation. (f. 53, 54, 55, 56, 57, 58)

Car cette maison fut au XVI^e et XVII^e siècle la propriété de cette famille bien connue :

Pierre I. Boissat, docteur en droit, avocat était en 1544 juge royal, consul de la ville en 1565. Epoux de Marguerite Mittalier, il succéda à son beau-père comme vi-bailli de Vienne en 1579. Son fils Pierre II étudia le droit à Valence, à l'Université où enseignait Cujas. Avocat à Grenoble, il revient à Vienne et prend la suite de la charge de son père ; c'était un lettré, savant helléniste, auteur notamment de l'Histoire des Chevaliers de Saint Jean-de-Jérusalem. Lors de la Ligue il prit parti pour Henri IV et ce fut sans doute ce qui lui gagna des lettres de noblesse, confirmées en 1602. Marié à la belle Marie Atheau de Lyon qui lui apporta en dot les seigneuries de Licieu, Gage et Villeneuve du Plat, il eut de nombreux enfants, dont trois fils : Claude tué en duel, André et Pierre, troisième du nom, le plus illustre (a).

Pierre III de Boissat, seigneur de Licieu et d'Avenay, naquit en 1603 dans cette maison. Il était destiné à la prêtrise, mais après avoir étudié le droit à l'Université de Valence et acquis ses grades de docteur en 1619, il change d'orientation et s'engage dans la carrière des armes. Il participe d'abord, comme volontaire, à l'expédition organisée contre la place forte du Pouzin, dans laquelle les protestants s'étaient retranchés pour commettre de nombreuses exactions dans la vallée du Rhône, rendant précaire la navigation sur le fleuve. On le retrouve ensuite à Malte où il séjourne un an, puis au Piémont ; il est capitaine du régiment de Sancy lors de l'expédition de Gênes. Il tombe malade, victime d'une épidémie et revient se soigner à Vienne dans la maison natale. En 1627, attaché à la personne de Gaston d'Orléans, il participe à la descente sur l'île de Ré et en 1628 à la prise de La Rochelle. Maître de camp de Gaston d'Orléans, il le suit en Hainaut, prend part au siège de Bois-le-Duc, puis en Lorraine. Il est alors lieutenant-colonel et se distingue dans de délicates négociations diplomatiques auprès de Marie de Médicis.

En 1632, Gaston d'Orléans réconcilié avec Louis XIII, la carrière militaire de Boissat est terminée. Il rentre à Paris où il séjourne, fréquentant les milieux littéraires du temps et se fait remarquer par sa conversation brillante, son érudition et ses œuvres poétiques en latin classique d'une rare perfection. Cette notoriété valut à celui qu'on surnommait « l'Esprit » d'être choisi pour faire partie de l'Académie qui venait d'être fondée par Richelieu.

Revenu à Vienne, il est honoré par toutes les célébrités littéraires et mondaines du Dauphiné. Présenté au Comte de Sault

(a). Ad. Rochas, Bibliographie du Dauphiné - Paris 1856.

gouverneur du Dauphiné, il est invité, lors du Carnaval de 1637 à un bal costumé chez la comtesse et c'est alors que survient cette aventure malheureuse qui va modifier totalement sa façon de vivre. La relation de cet incident nous a été transmise avec quelques variantes. Sous le couvert d'un déguisement féminin, il se serait permis quelques plaisanteries vis-à-vis de cette dame lui présentant notamment, en badinant une paire de ciseaux ? geste dont la signification devait être fort désobligeante ? Quoiqu'il en fût la comtesse très en colère le fit chasser et bâtonner par ses laquais ! Cette affaire fit grand bruit et faillit se terminer par un duel avec le comte, mais les amis de l'académicien intervinrent... A partir de ce jour son existence est transformée ; il se retire à Vienne dans sa maison natale et s'adonne à des exercices de piété, vivant dans l'austérité, dans une demi-retraite. Il reste cependant le « patron » des beaux esprits et des gens célèbres qui viennent le consulter et lui demander conseils comme à un maître.

Que reste-t-il de l'œuvre poétique et littéraire de Boissat ? Notre propos n'est pas de l'étudier, car d'autres l'ont fait qui méritent d'être qualifiés d'historiens ou de critiques, mais il est bon de rappeler que la plupart de ses travaux sont restés manuscrits et que leur écriture latine quoique parfaite les rend peu accessibles de nos jours. Sans doute ses poèmes nous paraîtraient-ils bien démodés, mais cependant les récits des événements auxquels il participa pendant sa carrière militaire mériteraient d'être mieux connus car il fut un témoin scrupuleux au style alerte et vivant. Nous rappellerons la conférence prononcée lors d'une réunion des Amis de Vienne sur la relation du Siège du Pouzin (1621) par M. A. Sambourg, professeur au Lycée Ponsard, le 4 février 1960 et publiée dans le Bulletin n° 54-57. Sa traduction élégante nous a donné un aperçu remarquable du talent de Boissat chroniqueur. Dans la présentation de sa causerie, l'orateur a bien su définir ce qui demeurerait d'intéressant dans l'œuvre de notre académicien et il concluait en souhaitant « que son travail suscite autour d'un auteur oublié, quelque curiosité et l'intérêt de quelque érudit ».

Beaucoup de Viennois le souhaitent également, mais cet appel sera-t-il entendu ?

Que devint la belle demeure après le décès de Boissat ?

Nous savons qu'il avait épousé Demoiselle Clémence de Chaste Clermont de Gessans, nièce du Grand'Maître de Malte, dernière héritière de la branche des Clermont de Gessans ; mariée en secondes nocces à Messire de Verdoney seigneur de Villeneuve de Marc, elle céda la propriété de la demeure à la fille de son premier mari Gertrude de Boissat, en 1691. La deuxième femme du marquis Françoise de Montfalcon de Saint-Pierre qui en est devenue propriétaire la lègue à son frère Octavien de Chaboron. Les neveux d'Octavien, Philibert et Joseph, en prennent posses-

sion plus tard. Ils la vendent en 1714 à Cécillon consul-maire de Vienne, mais la vente sera annulée faute de paiement. La vente n'est réalisée qu'en 1727 au profit de Denis Guyot avocat. Son fils Guyot de la Christinière, trésorier de France, lui succède ; ses héritiers vendent la demeure en 1789 à Jean Serverin, architecte du roi, qui s'y installe venant de Paris ; il l'avait acquise au prix de 13.600 livres dont un tiers environ (4.166 livres) en assignats. Jean Serverin était l'époux de Germaine Verbrecht, dont le père sculpteur sur bois réputé exerça ses talents d'artiste au château de Versailles. Nous allons voir qu'à partir de cette époque la maison se transmet par les femmes. Les propriétaires successifs seront en effet :

Mlle Serverin, épouse de J.B. Rondet ;

Leur fille Mlle Rondet épouse de M. Victor Faugier, maire de Vienne et député de l'Isère ;

Leur fille Mlle Faugier épouse de M. Joseph Rostaing, juge ;

Mlle Rostaing épouse de M. Jules Bouvier, avocat ;

Leurs descendants : héritiers Jules Bouvier (b).

En quittant la maison de Boissat, nous regretterons de n'avoir pu découvrir un dessin ou une gravure figurant la façade sur la rue des Orfèvres avant les transformations du siècle dernier. Il est curieux également que sa description n'en ait pas été faite, tout au moins à notre connaissance.

Au contraire, l'autre maison du même quartier (n° 7) a été maintes fois signalée. Nous possédons un dessin d'Etienne Rey (monuments chrétiens et gothiques de Vienne, 1831) fort intéressant dont on trouvera ici la reproduction (f. 59)

En ce temps, la maison était encore dans son état primitif, c'est-à-dire sans l'adjonction du dernier étage, aspect qu'elle a presque retrouvé depuis cette année. En effet ce que nous n'espérions plus s'est réalisé ; si l'étage supérieur existe toujours, les affreuses boiseries qui enlaidissaient le rez-de-chaussée ont enfin disparu ; nous pouvons admirer les belles arcatures dégagées, les nobles pierres décapées sous la direction et grâce aux conseils de M. Girard, architecte en chef des Monuments historiques. Il reste encore beaucoup à faire sur la façade des étages, dans le vestibule, la tourelle et la cour, mais c'est un début prometteur.

Les guides de Vienne du siècle dernier signalent sans plus que cette demeure fut celle des Chevrier et des De Suze.

Les Chevrier sont à Vienne au XV^e siècle et au XVI^e : Pierre Chevrier, époux de Magdeleine de Montléans eut un fils, Charles né en 1483, seigneur de Montléans ; il habitait rue de la Peyrol-

(b) Ces renseignements proviennent des archives de la famille Bouvier-Rostaing et nous ont été aimablement communiqués par notre sociétaire M. Claude Bouvier.

lerie en 1489. Anthoïnc, seigneur de Montléans, possédait la maison forte de Ose, mandement de Villeneuve-de-Marc ; il figure dans une transaction du « 18 may 1508 » reçue chez Passard et François, notaires à Vienne.

Une autre famille, les Pérouse, en fut propriétaire. A l'origine se fixèrent à Roussillon, au XIV^e siècle, Anthoine et Pierre Pérouse. Ils eurent une très nombreuse descendance qui essaima à Vienne, Salaise, Le Péage et ailleurs. Pour se différencier ils ajoutèrent à leur patronyme celui de leurs terres : Pérouse-de-Montsec, du Puy-sans-Tour, du Pinay, de la Conche, du Vivier et Pérouse-de-Montclos seule branche qui subsiste actuellement (c).

En 1408 à Vienne un Pérouse est propriétaire de moulins sur la Gère. Jean de Pérouse, notaire à la Cour des Comptes est Consul de Vienne en 1437.

Au XVII^e siècle on retrouve des Pérouse à Vienne, juges, fabricants, avocats ; parmi eux l'avocat Joseph Pérouse habite une maison de la Grand'Rue.

Au XVIII^e siècle le propriétaire de la rue des Orfèvres est Louis Pérouse-du-Vivier. Benoît Pérouse-du-Pinay, officier au corps royal d'artillerie et du génie vient séjourner à Vienne à plusieurs reprises en 1746-1750-1755 pendant l'été et notamment lors du mariage de sa nièce Madeleine Pérouse-du-Vivier ; il fait don de 2.000 livres à la jeune épouse.

Nous apprenons qu'il prit part à la guerre de Sept Ans et fut tué au siège de Port-Mahon, île de Minorque, le 21 mai 1756. Quelques temps auparavant il testa en faveur de son frère Annet de Pérouse-du-Vivier. « Vous trouverez dans le tiroir de ma commode à Vienne » écrivait-il « un portefeuille brodé d'argent et une lettre cachetée pour mon héritier » et « une malle contenant six chemises garnies de mousseline brodée, une veste de Gris-de-Naples couleur de feu, deux paires de bas de soie blancs qui sont neufs... »

Ce frère héritier, Annet-Pierre de Pérouse-de-Pinay, tonsuré le 3 février 1711 fut chanoine de la primatiale, vicaire général en 1736, enfin évêque de Gap le 6 juillet 1754. Décédé le 22 juillet 1763, cet érudit évêque laissa à sa mort une très importante bibliothèque. On peut supposer qu'il fut lui aussi, hôte de passage rue des Orfèvres !

Etienne Rey, s'il nous a laissé un beau dessin de la maison, a été moins heureux dans sa description qui manque un peu de chaleur ! « Le manoir » dont il est question est plus somptueux que les précédents. Le rez-de-chaussée est construit en tailles de choin ; le premier étage en marbre blanc et le second en pierre jaune de Couzon. Son escalier à vis est très bien exécuté. La porte

(c) « Une famille dauphinoise : « Les Pérouse », de C. Pérouse.

est du dernier style gothique. Le corridor à voûte droite est orné de caissons sculptés, indices de la Renaissance que l'on reconnaît aussi sur la façade ».

Etienne Rey ne nous donne pas d'explications sur une sculpture étrange qui orne la montée d'escaliers à la hauteur du premier balcon de la tour. Surmonté d'un petit blason mutilé, ce relief représente dans un cadre figurant une sorte de portique dont l'arc est supporté par deux pilastres à chapiteaux corinthiens, une femme opulente assise, vêtue d'une longue robe plissée et d'un grand manteau orné d'une cordelière ; dans les plis du manteau qui l'abrite, un enfant nu tend les mains vers elle ; derrière le personnage principal, s'épanouissent des sortes de rayons et des flammes sorte de « Gloire » formant le fond de décor de cette scène. (f. 60)

Cette sculpture est d'un travail assez fruste ; les bras de la femme sont d'une longueur démesurée, ses mains énormes et de même la tête du jeune enfant.

L'escalier à vis que nous venons d'emprunter, large de 1,40 m s'ouvre à gauche ; sa colonne a une jolie base sculptée et la double ouverture en berceau a de belles et profondes gorges moulurées. (f. 61)

Etienne Rey ne nous dit pas non plus comment se terminait, de son vivant, cet escalier « très bien exécuté », jusqu'où s'élevait la tour. Nous aimerions aussi savoir quel était alors l'état de la cour, aujourd'hui bien rétrécie par des constructions utilitaires peu esthétiques ; tout cela ne mérite plus hélas, car les murs sont noirs et ternis, d'être qualifié de « somptueux ».

Par contre, au premier palier de la maison, nous avons pu photographier les deux petits vitraux du XVI^e siècle qui ornaient la fenêtre à meneaux donnant jour sur la rue du côté nord, grâce à l'aimable accueil des locataires de céans, dont l'appartement est méticuleusement entretenu (f. 62, 63) ; l'un représente une descente de Croix et l'autre un Saint Ermite assis dans une sorte de grotte ; on y voit aussi de jolies cheminées de style Louis XV et Louis XIV, fort bien conservées.

En sortant de la maison et avant de quitter la rue des Orfèvres, nous reverrons le vestibule, dont « la voûte droite est ornée de caissons sculptés » (f. 64). Etienne Rey ne précise pas si en 1831 tous les caissons étaient ornés de ces curieuses têtes d'un réalisme truculent. On pourrait penser, tout au moins pour certaines de celles subsistant, que l'auteur a voulu représenter des portraits d'après nature, personnages que nous devons renoncer à identifier (f. 65, 66, 67, 68, 69, 70).

(à suivre)

Joseph GARON.

NOUVEAUX ADHERENTS 1966

GUILLOT Hélène, 8, quai Riondet, Vienne
GARON Jacques, Les Jacquetières, Sainte-Colombe-les-Vienne
LIOTARD Augustin, Saint-Benoît-sur-Vienne
PANEL Simone, 11, quai Pajot, Vienne
BERGER Jean-Daniel, Sainte-Colombe-les-Vienne
BERGER Renée, Sainte-Colombe-les-Vienne.
BIANCHERI (Mme), Collège Sainte-Barbe, Parc Valette, Paris (5°)
PITAVY, Docteur-Vétérinaire, 3, place Saint-Maurice, Vienne
ROBIN (Mlle), Institutrice, Les Guillemottes, Vienne
DUMAS (Mme), 3, boulevard de la République, Vienne
BOURGUIGNON, La Maladière, Saint-Vallier-sur-Rhône.
DAVID André, 9, rue Jacquard, Vienne
BAUER Ange, 3, rue Tour-Peinte, Vienne
DUMASY (Mme), 4, place du Pilon, Vienne
MACABEO Raymond, 85, rue L. Magnat, Pont-Evêque
PROST Dominique (Mlle), Villa Beau-Site, Feyzin
BELLET Jean, Assureur, 10, rue des Clercs, Vienne
CADIER Marc, Professeur, Saint-Etienne
COUTURIER Paul, Grange Haute, Serpaize
FRECON Léopold, Villa Bellerocche, Reventin-Vaugris
GUILLOT Daniel, 1, place de l'Hôtel-de-Ville, Vienne
LAURENT Calixte, 75, rue de la République, Le Péage-de-Roussillon
MATTEI, Commandant, 110, bis, rue Vamaine, Vienne
PEZANT Charles, route de Rive-de-Gier, Saint-Romain-en-Gal
PEZANT Joannès, Saint-Martin-de-Supérieur - 07
PIOCT Louis, 8, rue Crozatier, 43 - Le Puy
POURCHON-PIOCT A., 34, rue du Commandant Fuzier, Lyon (3°)
QUANTIN Raoul, 10, rue Danton, 10 - Sainte-Savine
VAGNON René, Septème
VERGNAUD-BOUVIER M.-J. (Mme), 9, rue Merly, 31 - Toulouse
BELLESCISE (Comte Pierre de), Château de Bonce, 38 - La Verpillière.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 17 MAI 1967 SUR
LES PRESSES DE
TERNET-MARTIN
IMPRIMEUR A
VIENNE-SUR-LE-RHONE

DEPOT LEGAL
2^e TRIMESTRE 1966
N° 672

